

Morceaux Choisis de Pierre Desproges

Autiwa

18 janvier 2010

Table des matières

1 Citations	3
2 Affaire Langlois	3
3 Les Africains	4
4 À mort le foot	5
5 Abruti	6
6 Beauté	6
7 Belle étoile	7
8 Bestiaire	7
9 Le Cheval Melba	8
10 La Cour	8
11 Criticon	9
12 Enterrement	10
13 Françaises, Français	10
14 La Haine	11
15 La Haine (II)	11
16 Le Règne Animal	12
17 La Mort	13
18 Nante est-il en Bretagne ?	14
19 Néologisme	15
20 Non compris	16
21 Photocopieur IBM	16
22 Plaidoyer pour un berger	17
23 Pouvoir	18
24 Remerciements	19
25 Le Rire	19

26 Radio palette	21
27 Rumeur	21
28 Rupture	21
29 SOS-Racisme	22
30 Sportif (QI)	23
31 Superman belge	23
32 Télévision	24
33 La Vie	24
34 Yahourt Bulgare	25
Bibliographie	26

1 Citations

Comme beaucoup de faux misanthropes, qui, en réalité, aiment trop les humains pour les tolérer médiocres, il usait parcimonieusement du terme d'ami pour désigner un de ses semblables.

Entre une mauvaise cuisinière et une empoisonneuse il n'y a qu'une différence d'intention.

La recherche à besoin d'argent dans deux domaines prioritaires : le cancer et les missiles antimissiles. Pour les missiles antimissiles, il y a les impôts. Pour le cancer, on fait la quête.

2 Affaire Langlois

Réquisitoire contre Alain Ayache

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon cher meilleur,
Mon bon doudou,
Mon cher Gérard,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux...
coucou.

Il me faut revenir sur une vieille affaire. Entendons-nous bien. Quand je dis qu'il me faut revenir sur une vieille affaire, je ne sous-entends pas qu'il me faille me remettre en ménage avec Marguerite Duras.

Je veux parler de l'affaire Langlois. Certes on a tout dit, tout redit, tout contredit à propos d'un incident qui, finalement, pour peu qu'on le compare à la guerre du Liban ou à l'invasion de la Pologne par les... Polonais, fait figure, dans les annales de l'an 82, d'infime broutille indigne d'un article, même dans une feuille aussi transparente à force d'insignifiance que celle où monsieur Alain Ayache, ici présent, bafouille herbdomadairement ses pataquès boulevardiers hypogastriques.

Mais justement, dans son numéro du 17 septembre dernier, monsieur Ayache au lieu de se contenter, comme à son ordinaire, de se torcher la plume dans son papier antihygiénique, pour nous resservir la fiente, au lieu de bavouiller mollement sur les métastases hypothétiques des vieilles stars vacillantes ou de déconner sans complexes dans ses extraordinaires prévisions lotoroscopiques, dans ce numéro du 17 septembre, disé-je, *Le Meilleur* a osé tremper son groin dans l'affaire Langlois pour donner une leçon de bon goût à ce journaliste d'Antenne 2 qui, je le rappelle, fut promptement congédié de son poste pour avoir ramené à de justes proportions un accident d'automobile survenu à une ancienne copine de Cary Grant reconvertie dans l'opérette immobilière sur la Côte d'Azur.

Je ne vous relierai pas le papier de Langlois, il faut vraiment être sourd ou monégasque pour ne pas le connaître par cœur. Mais voici la critique qu'en fit *Le Meilleur* dans son numéro du 17 septembre. En titre sur cinq colonnes : « L'HOMMAGE "CHOQUANT" D'ANTENNE 2 À GRACE ».

Avec des guillemets à « choquant », alors que le même mot revient dans le texte sans guillemets. Ces guillemets pourraient à la rigueur signifier que le responsable de la page, c'est-à-dire vous, monsieur Ayache, a voulu légèrement désavouer l'auteur du papier et démarquer en quelque sorte son journal de l'opinion singulière d'un seul journaliste. Mais c'est trop espérer du *Meilleur*. Si l'on se réfère au niveau moyen des qualités littéraires et humanistes de cet hebdomadaire, on est en droit de penser que l'usage du guillemet correspond ici à ce vieux réflexe pavlovien qui consiste à essuyer ses virgules sur le mur de la honte avant de se reculotter.

« Le changement tel que le conçoit Antenne 2 est parfois pour le moins choquant » (*sans guillemets*), s'insurge le justicier anonyme. « Voici comment Bernard Langlois, le présentateur, désormais suspendu du journal télévisé, a présenté mercredi dernier la mort de la princesse Grace » (*suit l'article de Langlois*), puis, de nouveau, l'indignation du Zorro de gouttière du *Meilleur* : « Ce n'est pas l'élégance qui a étouffé le journaliste de la deuxième chaîne. À défaut de tresser une couronne à la princesse Grace, il aurait pu éviter ce commentaire de mauvais goût. La protestation de plusieurs spectateurs l'a laissé de marbre, "C'est normal, dit Langlois : il y en a toujours. On se console comme on peut". Fin de citation. »

Le Meilleur s'offusquant du manque d'élégance et du mauvais goût d'un confrère, il vaut mieux entendre ça que d'être juif, comme disait Beethoven. Ayache offusqué par Langlois, c'est beau comme un vidangeur asphyxié par un bouquet de roses.

Le plus extraordinaire, mesdames et messieurs les jurés, c'est que cet article insensé, qui repousse les limites de la tartufferie journalistique vers d'inabordables sommets, se trouve être calé sous un autre intitulé : « Un nouveau jeu : les paris sur les morts », où il nous est raconté qu'à Tempa, aux États-Unis, une association vient de créer une espèce de PMU morbide dont les joueurs, faute de cheval à abattre, misent de l'argent sur les disparitions probables des cancéreux mondains, des grabataires célèbres, ou plus simplement des vedettes du troisième âge comme Katharine Hepburn, Marlène Dietrich ou Ronald Reagan. Ah, bien sûr, bien sûr, *Le Meilleur* s'insurge contre de telles pratiques. C'est d'ailleurs pour ça qu'il en parle, n'est-ce pas. N'allez pas croire que c'est pour agicher le lecteur en lui faisant renifler du cadavre que *Le Meilleur* déballe l'agonie scandaleuse à longueur de pages. C'est pour dénoncer, merde quoi. C'est pour leur faire voir ce qu'il ne faut pas faire que le Merdeur, Pipi Paris ou Branle Dimanche montreux leur faux-culs à tous les passants.

La voilà, la vieille technique des hebdomadaires accroches-cons, lèche-malade et branle-minus. On vous titre sur huit colonnes, en lettres grasses et graisseuses, quelque chose de bien cradingue, qui vous accroche la bête au plus bas de son cortex ou de son caleçon, on lui développe l'affaire sur 50 lignes, avec force détails salaces ou crapuleux, et on lui dit : lecteur chéri, regarde, on voit les poils, renifle ça pue la merde, et à la fin on s'indigne, avec élégance et bon goût, s'il vous plaît.

Toujours dans cette même page 21 du *Meilleur* du 17 septembre 82, mesdames et messieurs les jurés, à droite des aventures de Grace Kelly et des courses de métastases du gotha, il y a un troisième article qui relate les déboires de la fusée Ariane, laquelle, je le rappelle, se désintégra tristement à peu près en même temps que Grace Kelly. On imagine, par parenthèse, le titre qu'eût choisi *Le Meilleur* si Ariane, au lieu d'exploser en même temps que la princesse, avait explosé SUR la princesse... Mais ne rêvons pas. Le titre du *Meilleur* fut moins fracassant. Le voici. Je vous le montre :

« LA FUSÉE ARIANE VICTIME D'UN SABOTAGE ? »

Avec un point d'interrogation. vous avez tout compris : sans point d'interrogation, le titre « La fusée Ariane victime d'un sabotage » relevait du mensonge pur et simple. Avec un point d'interrogation, on peut tout dire sans risquer la diffamation, et c'est très intéressant sur le plan de l'accroche-connard car le susdit connard, pour peu qu'il soit myope, inculte, dyslexique ou simplement pressé, ne verra même pas le point d'interrogation. À partir de quoi, moi, si je veux, je veux très bien dire ou écrire sur dix colonnes : « LE PRINCE RAINIER REMARIÉ AVEC ALAIN AYACHE ? »

Tout le bon goût et l'élégance qui faisaient défaut à ce pauvre Langlois sont dans ce point d'interrogation qu'on peut d'ailleurs alterner avec une autre forme d'escroquerie journalistique banale que j'appellerai l'insinuation négative, exemple :

« Il n'y a rien entre le prince Rainier et Alain Ayache », alors que bon... C'est comme si je disais : « Il n'y a rien entre Villers et madame Rego. » Tu parles !

En résumé, s'il est vrai que, comme l'a toujours soutenu ma grand-mère, dans le poulet, le meilleur, c'est le croupion, il est vrai aussi qu'en matière de canard, *Le Meilleur*, ça vole pas très haut non plus.

Donc Alain Ayache est coupable.

3 Les Africains

Au nord, l'Afrique est peuplée de chèvres, appelées biques, et d'Arabes, appelés également biques, mais de loin, car certains sont susceptibles.

Les Arabes, fréquemment mâtinés de Berbères, forment un peuple fier et orgueilleux avec un tapis sur l'épaule. Ils envahirent la France bien avant le mildiou, mais furent arrêtés à moitié, dans le Poitou. Nous leur devons les chiffres arabes, le chewing-gum arabe et la virilité glacée de nos tours sarrasines.

Au sud, l'Afrique est peuplée de Noirs qui répondent au nom de « Mamadou », sauf au Sahel où ils ne répondent rien du tout, à cause du sable dans les oreilles et de l'intolérable souffrance irradiant sans trêve leur paroi stomacale desséchée par la faim atroce et palpitante qui les raye un à un de la carte du monde dans l'indifférence placide des nantis du Nord assoupis dans leurs excès de mauvaises graisses.

Les Noirs ont le rythme dans la peau, la peau sur les os, et les os dans le nez. Peu doué pour la planche à voile, le ski de fond, le merchandising et la bourrée poitevine, le Noir moyen, à sa naissance, présente peu de chances de devenir un jour président des États-Unis. Pour l'y aider néanmoins, l'homme blanc, reprenant à son compte une vieille coutume appelée esclavage, l'envoya gratuitement en Amérique où il fit merveille dans les plantations de coton. Au début, les Américains ne virent dans l'homme noir qu'un

grand enfant, mais, peu à peu, il durent se rendre à l'évidence : c'était également un excellent appât pour la chasse à l'alligator.

Après une brutale interdiction légale de l'esclavage, l'Afrique put lutter efficacement contre sa terrible dépopulation grâce à la colonisation. Pionniers superbes, les hardis colons n'hésitèrent pas à combattre la mouche tsé-tsé à mains nues et le paludisme à coups de trique, tout en encourageant la natalité en violant eux-mêmes les femmes noires. Après la colonisation, les Noirs connurent une terrible mais courte période de torpeur. Puis, reprenant du poil de la bête, ils se colonisèrent eux-mêmes.

Quand un Blanc dit qu'un Noir est un con, on dit que le Blanc est raciste. Quand un Noir dit qu'un Blanc est un con, on dit que le Blanc est un con. Ce en quoi l'on a tort. On peut très bien être noir et con. Sauf en Afrique du Sud où seuls les Blancs sont cons. À part Ted.

Les principales ressources de l'Afrique sont l'arachide, plus communément appelé cacahuète ; le cuivre, dont on fait les planches à voiles submersibles ; les diamants, qui clignotent en vain aux phalanges boudinées des charcutières ; les lions royaux, que nous enfermons dans nos cages afin que les enfants d'imbéciles viennent en gloussant les voir mourir d'ennui ; le cacao, et si peu d'endives que cela ne vaut même pas la peine d'en parler.

L'Afrique est le continent des vacances. Au Nord, il n'est pas rare d'y rencontrer, d'avril à novembre, des tas de congétistes bigarrés et de pimpants piliers de comité d'entreprise, marchandant âprement les immondices en terre cuite qui décoreront désespérément le dessus de leur téléviseur. À l'Ouest, plus bas, donc plus cher, le sombre cadre supérieur, l'obtus attachée de fesses, le bellâtre creux des créatifs publicitaires, tout ce que l'Europe molle compte de petits nantis, bronzent frénétiquement en février dans l'espoir d'épater en mars d'autres immuables crétins bureaucratiques, aussi cons certes, mais plus pâles. À l'est, encore plus bas, encore plus cher, le président déchu, l'écrivain alcoolique, le roi du show-bizz bottés, casqués, bazookés, couperosés d'importance, posent sans grâce au-dessus du cadavre fragile de la gazelle, ou près du rhinocéros abattu dont la corne, arrachée au cuir, s'ira planter au-dessus de la cheminée du manoir, mandrin terrible et luisant que la bourgeoise au foyer astiquera sans malice en murmurant du Brahms.

4 À mort le foot

Voici bientôt quatre longues semaines que les gens normaux, j'entends les gens issus de la norme, avec deux bras et deux jambes pour signifier qu'ils existent, subissent à longueur d'antenne les dégradantes contorsions manchotes des hordes encaleçonnées sudoripares qui se disputent sur gazon l'honneur minuscule d'être champions de la balle au pied.

Voilà bien la différence entre le singe et le footballeur. Le premier a trop de mains et pas assez de pieds pour s'abaisser à jouer au football.

Le football. Quel sport est plus laid, plus balourd et moins gracieux que le football ? Quelle harmonie, quelle élégance l'esthète de base pourrait-il bien découvrir dans les trottements patauds de ving-deux handicapés velus qui poussent des balles comme on pousse un étron, en ahanant des râles vulgaires de bœufs éteints.

Quel bâtard en rut de quel corniaud branlé oserait manifester publiquement sa libido en s'enlaçant frénétiquement comme ils le font par paquets de huit, à grand coups de pattes grasses et mouillées, en ululant des gutturalités simiesques à choquer un rocker d'usine ? Quelle brute glacée, quel monstre décérébré de quel ordre noir oserait rire sur des cadavres comme nous le vîmes en vérité, certain soir du Heysel où vos idoles, calamiteux goalistes extatiques, ont exulté de joie folle au milieu de quarante morts piétinés, tout ça parce que la baballe était dans les bois ?

Je vous hais footballeurs. Vous ne m'avez fait vibrer qu'une fois : le jour où j'ai appris que vous aviez attrapé la chiasse mexicaine en suçant des frites aztèques. J'eusse aimé que les amibes vous coupassent les pattes jusqu'à la fin du tournoi. Mais Dieu n'a pas voulu. Ça ne m'a pas surpris de sa part. Il est des vôtres. Il est comme vous. Il est partout, tout le temps, quoi qu'on fasse et où qu'on se planque, on ne peut y échapper.

Quand j'étais petit garçon, je me suis cru longtemps anormal parce que je vous repoussais déjà. Je refusais systématiquement de jouer au foot, à l'école ou dans la rue. On me disait : « Ah, la fille ! » ou bien : « Tiens, il est malade », tellement l'idée d'anormalité est solidement solidaire de la non-footballité.

Je vous emmerde. Je n'ai jamais été malade. Quand à la féminité que vous me subodoriez, elle est toujours en moi. Et me pousse aux temps chauds à rechercher la compagnie des femmes. Y compris celles des vôtres que je ne rechigne pas à culbuter quand vous vibrez aux stades.

5 Abruti

Je ne vous parlerai point de cul. Je vous parlerai de merde. Plus précisément de la merde de chien d'imbécile qui m'engluie l'escarpin et sur laquelle j'ai longuement, totalement, goulûment glissé il y a un instant. Je suis un homme calme et pondéré, élevé dans la religion chrétienne, l'amour des pauvres et le respect des imbéciles, un partisan farouche de la non-violence, un adversaire résolu de l'auto-défense.

Pourtant il est une race de salopards contre lesquels je suis prêt à prendre les armes, j'ai nommé la race des lamentables semeurs de merde canine qui engluent nos rues de la fiente nauséuse de leurs bâtards obtus, abrutis de Canigou trop gras, crétinisés à mort par l'univers carcéral des grandes cités où ils se cognent en vain le museau, au lieu de courir chier dans les champs comme vous et moi. A-t-on jamais vu stupidité plus totalement consternante que celle qui brouille le regard de lavabo douteux du gros mou de petit-bourgeois, bouffi d'inepugnable sottise, qui contemple avec une expression de vache heureuse son cabot transi occupé à déposer les immondices en plein milieu du trottoir, les pattes écartées-grotesques, la queue pathétique et frémissante, et l'œil humide de cette inconsolable tristesse qui semble nous dire : « Excuse-moi, passant, je fais où cet imbécile me dit de faire. Je ne le fais pas exprès. Si ça ne tenait qu'à moi, j'irais plus loin, mais lui, cet homo sapiens que tu vois là, avec ses charentaises, sa tronche obtuse et cette putain de laisse qui assoit sa domination sur l'esclave qu'il a voulu que je fusse, ce con s'en fout que tu glisses sur mes étrons ! S'il m'a pris, moi le chien, ce n'est pas parce qu'il aime les bêtes, c'est pour son petit plaisir à lui. Il était ému par la grosse bouboule de poils dans la vitrine, mais ça ne l'empêchera pas de m'abandonner au mois d'août ! Il me brime mais je lui tiens chaud au pieds. Il me méprise comme il te méprise, toi le passant. Dans un instant, quand ce crétin m'aura remonté dans son deux-pièces pour m'enfermer sans espoir dans cette prison sans air et sans joie, toi tu vas t'offrir trente secondes de hockey sur merde avec double axel sur le bitume et révérence dans le caniveau.

Comment espérer en l'homme ? peut-on attendre le moindre élan de solidarité fraternelle chez ce bipède égocentrique, gorgé de vinasse, rase-bitume et pousse-à-la-fiente ? Je ne suis pas partisan du retour de la peine capitale. En revanche, je serai assez partisan d'une application de la peine de merde par l'inauguration du fusil-à-crotte en plein tronche, réservé aux demeurés crottogènes spécialistes en défécations canines sur le trottoir. Ah ! je défaille de plaisir en imaginant le Père Ducon ficelé au peloton d'exécution de ma légitime défense, face à six de ses victimes aux pieds souillés, tous les six armés de six grosses pétoires gorgées de merde grasses.

Ça c'est de l'autodéfense !

6 Beauté

Réquisitoire contre Inès de la Fressange

[...]

La beauté... Existe-t-il au monde un privilège plus totalement exorbitant que la beauté ?

Par sa beauté, cette femme n'est-elle pas un petit peu plus libre et un petit peu plus égale, dans le grand combat pour survivre, que la moyenne des *Homo sapiens* qui passent leur vie à se courir après la queue en attendant la mort ?

Quel profond imbécile aurait l'outrecuidance de soutenir, au nom des grands principes révolutionnaires, que l'immonde boudin trapu qui m'a collé une contredanse tout à l'heure possède les mêmes armes pour asseoir son bonheur terrestre que cette grande fille féline aux milles charmes troubles où l'œil se pose et chancelle avec une bienveillante lubricité contenue ? (Difficilement contenue.)

Quand on a vos yeux, madame, quand on a votre bouche, votre grain de peau, la légèreté diaphane de votre démarche et la longueur émouvante de vos cuisses, c'est une banalité de dire qu'on peut facilement ravenser l'existence à l'abri des cabas trop lourds gorgés de poireaux, à l'écart de l'uniforme de contractuelle et bien loin de la banquette en Skaï du coin du fond de la salle de bal où le triste laideron, l'acné dans l'ombre, cachant dans sa main triste et grise le bout de son nez trop fort, transie dans sa semi-laideur commune, embourbée dans sa cellulite ordinaire et engoncée dans ses complexes d'infériorité, ne sait que répondre au valseur qui l'invite : « Je peux pas. Je garde le sac à ma copine. »

Et encore, le boudin con ne souffre pas. Mais il y a le boudin pas con. Le boudin avec une sensibilité suraigüe. Le boudin qui est beau du dedans. Le boudin qui a dans sa tête et qui porte dans son cœur sa beauté prisonnière, comme ces gens du Nord de la chanson qui ont dans leurs yeux le bleu qui manque à leur décor.

Pourtant, Dieu me tripote (merci mon Dieu), la différence est mince entre une beauté et un boudin. Quelques centimètres de plus ou de moins, en long ou en large, quelques millimètres de plus ou de moins

entre les deux yeux, quelques rondeurs ou aspérités en plus ou en moins par-ci par-là autour des hanches ou dans le corsage. Des détails. Et à ces détails près, quelle différence y a-t-il entre Inès de la Fressange, star à frou-frou pour emplumés saturés d'or du gotha, et Yvette Le Crouchard, tourneuse-fraiseuse sur machine-outil dans la Seine-Saint-Denis ?

À y regarder de plus près, elles sont étonnamment semblables. Elles possèdent l'une et l'autre le même nombre de fesses et le même nombre de seins. Les longueurs ajoutées de leur intestin grêle et de leur gros intestin atteignent approximativement huit mètres et demi, une fois dépliés et étirés. L'une et l'autre affichent au thermomètre anal une température moyenne de trente-sept degrés deux, et le corps de l'une, comme de l'autre, contient grosso modo 70% d'eau et 30% de viandes diverses dont certaines, sous l'impulsion salutaire d'influx nerveux variés, leur permettent, au choix, de jouer des coudes, de cligner de l'œil, d'attraper l'autobus, voire de baisser leur culotte sans le secours des voisins en cas d'urgence uro-génitale.

J'espère que je ne vous choque pas, madame. Vous auriez tort d'être choquée. D'après une étude approfondie et effectuée récemment par mes soins auprès des familiers du Tout-Hollywood des années 60, je suis en mesure d'affirmer aujourd'hui que même Marilyn Monroe faisait pipi... Étonnant, non ?

Ainsi, il est vrai que les similitudes l'emportent sur les dissemblances entre deux êtres humains. L'âge lui-même n'est rien, chère Inès, si ce n'est que, selon toute probabilité, les asticots auront fini de picorer la guêpière de ma grand-mère quand ils entameront votre ultime robe du soir.

7 Belle étoile

Quand j'étais presque encore petit, à la campagne, j'attendais que la nuit d'été fût très noire pour installer le haut-parleur de mon « Teppaz » en haut du grand tilleul, et j'écoutais *La Notte* en comptant les étoiles, couché dans l'herbe, et des vagues de chagrin voluptueux me couraient sur la peau, comme quand on est loin de l'autre qu'on aime et que c'est déchirant pour les joies ordinaires.

Aujourd'hui, j'ai une maxi-chaîne deux fois cent watts. En grandissant, l'oreille s'affine et le cœur se resserre.

8 Bestiaire

J'aime les animaux.

Je vis en contact permanent avec les animaux. Contrairement à Villon qui stagnait dans le ruisseau j'ai la chance d'habiter en plein Paris une maison qui donne sur un petit jardin. Quelle joie chaque matin d'ouvrir les volets pour entendre tousser les oiseaux.

Paris est plein d'animaux. Pour qui sait écouter la nature, Paris est une fête. Écoutez le gai cuicui du moineau qui pépie, écoutez le doux croucrou du pigeon qui roucoule, écrasez le gros caca du chien-chien qui pète.

Je possède un chat. Je suis possédé par un chat persan, pardon.

Indépendance et fierté, le chat n'est que noblesse. Particulièrement les persans, car les persans se prennent tous pour LE chat. J'ai su tempérer la sublime arrogance du mien : je lui ai coupé la queue et je l'ai tondue comme un caniche (la fraise et les pattes à pompons), et je le fais dormir dans le frigo, pour lui raidir un peu la démarche : il y a gagné en humilité ce qu'il a perdu en grâce ; depuis que le berger allemand le sodomise dans la sciure, Sa Majesté féline a la couronne un peu penchée...

Tous les animaux sont utiles à l'homme. Et pas seulement parce qu'ils nous aiment, nous gardent, ou qu'on les bouffe. Les animaux nous sont utiles dans d'autres domaines moins explorés.

Le sport, par exemple. Le tennis, tiens.

On s'ennuie vite à jouer au tennis, à cause, bien sûr, de l'inertie de la balle, alors que si vous remplacez la balle par un poussin, c'est le fou rire assuré.

Les animaux sont moins intolérants que nous : un cochon affamé mangera du musulman.

Et comment ne pas louer la sobriété de la camelle qui peut tenir soixante jours sans fumer du cameau, ou de l'admirable pudeur de l'anaconda qui peut se masturber sans bouger les genoux. Non seulement parce qu'il n'a pas de genoux, mais parce qu'il lui reste de l'époque où il était quadrupède deux ambryons de papattes enfermés sous la peau à la hauteur des génitoires, ce qui lui permet donc de se chatouiller de l'intérieur à l'abri des gelées matinales.

Nous devons aimer nos frères les animaux. Et mépriser leurs bourreaux. Honte aux bouchers ! À bas les corridas ! Je le dis sans joie parce que j'aime le peuple espagnol, fier et ombrageux, avec un tout petit

cul pour éviter les coups de corne! À mort les bouchers! À mort les matadors! À mort la mère Bardot qui ne craint pas de s'exhiber en pull de l'aine arrachée poir par poil sur le dos du mérinos innocent.

Moi, je n'aurais jamais pu être boucher. J'avais pas le cœur. Je n'aurais pas pu être matador. J'avais pas les tripes. j'aurais pas pu être Bardot. J'avais pas les fesses.

9 Le Cheval Melba

Réquisitoire contre Pierre Troisgros

[...]

Pour bien réussir le cheval Melba, prenez un cheval. Un beau cheval. Le poil doit être lisse, c'est un signe de bonne santé. L'œil doit être vif, éveillé, et on doit y sentir, dans cet œil de cheval, ce regard indéfinissable, plein de tendresse débordante et de confiance éperdue dans l'homme dont ces cons d'animaux ne se départent habituellement qu'aux portes des abattoirs. Donc, prenez un cheval. Comptez environ huit cents kilos pour douze cents personnes. Pendant qu'il cherche à enfouir son museau dans votre cou pour un câlin, foutez-y un coup de burin dans la gueule. Attention! Sans le tuer complètement : le cheval, c'est comme le homard ou le bébé phoque, faut les cuire vivants, pour le jus, c'est meilleur! Bon. Réservez les os et les intestins pour les enfants du tiers-monde. Débarrassez ensuite la volaille de ses poils, crinière, sabots et de tous les parasites qui y pululent, poux, puces, jokeys, etc.

Réservez les yeux. Mettez-les de côté, vous les donnerez à bébé pour qu'il puisse jouer au tennis sans se blesser, car l'œil de cheval est très doux.

Préparez pendant ce temps votre court-bouillon, avec sel, poivre, thym, laurier, un oignon, cou de girofle, persil, pas de basilic, une carotte et un mérou qui vous indiquera, en explosant, la fin de la cuisson à feu vif, comme pour la recette du chat grand veneur : quand le chat pète le mérou bout et quand le chat bout le mérou pète.

Quand l'eau commence à frémir, le cheval aussi. Attention : s'il est rouge, c'est un homard. Si le cheval se sauve, faites-le revenir avec une échalote dans une cuillerée à soupe d'huile d'olive ou, si c'est un cheval arabe, dans une demi-cuillerée d'huile d'AAHHARACHID!

À l'aide d'une écumoire, chassez le naturel, s'il revient au galop, c'est que vous avez vraiment mal ajusté votre coup de burin : il faut toujours vérifier l'assaisonnement — et PAN dans la gueule. À mi-cuisson, passez au chinois. Si vous n'avez pas de chinois, passez au nègre. Éteignez la cuisson. Mais ne sortez pas encore le cheval Melba de la casserole. Laissez-le Marinella.

Pour accompagner cette délicieuse recette, je vous conseille un saint-émilion léger, Corbin Michotte 78, par exemple. En tout cas, pas d'eau! Jamais d'eau!

10 La Cour

Je me rappelle ce dîner en banlieue chez ce grand amuseur français, c'était, je crois, en 1982, c'est à dire à une époque où il était déjà plus célèbre en France que Roland Dubillard ou la bataille de Marignan.

Il m'avait fait l'honneur d'imaginer que j'étais capable de collaborer à l'écriture d'un film qu'il était plus ou moins sur le point de tourner. À cet effet, et aussi, je pense, par pure amitié, il m'avait convié à souper chez lui en toute intimité, c'est-à-dire en compagnie de quatre-vingts parasites nocturnes abonnés quotidiens de sa soupe populaire. Certains hauts personnages accrochent ainsi à leur traîne par altruisme, ou pour se rassurer, des conglomerats gluants d'indécrochables sangsues.

J'en ai vu des phagocytaires. J'en ai vu sautiller humblement derrière un écrivain célèbre. J'en ai vu, des cultivés à diplômes, s'aplatir voluptueusement pour mieux flagorner une chanteuse grasseyante plus vulgaire qu'une virgule sur le mur gris des toilettes-hommes de la gare du Nord. J'en ai vu s'accrocher au fauteuil d'infirme d'une vieille star lyophilisée. J'en ai vu ramper sous des pétasses cinégéniques à lolos centripètes.

J'en ai vu, dans le show-biz, ramper de si peu dignes et de si peu respectables qu'ils laissaient dans leur sillage des rires de complaisance aussi visqueux que les mucosités brillantes qu'on impute aux limaces.

Ce soir-là, chez mon hôte, c'en était plein, de la moquette aux baignoires, et jusque sous l'évier où les plus serviles léchaient les serpillères pour avoir l'air utiles. Bref, si cet homme eût été de la merde, ils en eussent été les mouches.

Quand je suis entré dans le séjour, le maître de céans m'entourant les épaules d'un bras affectueux, ils m'ont regardé drôlement. Sous les saluts vibrants de jovialité fraternelle où les gens de ce milieu cachent mal leurs indissolubles haines réciproques, je devinais des regards noirs d'inquiétude. Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce qu'il a, qui c'est celui-là, on l'a jamais vu là?

Et, soudain, j'ai compris avec effarement que j'étais à Versailles, et trois siècles plus tôt. Ça me crevait les yeux : ces sous-punks aux cheveux verts, ces faux loulous qui sentaient les herbes rares et le vin des Rochers chaud, ces intellos d'agences de pub, ces dessinateurs en vogue à l'insolence calculée, ces starlettes argotiques du rock à gogo, ces gens fléchis, courbés, pentus, c'était la Cour.

La Cour de Louis, le grand, le Soleil, celui-là même que l'État c'était lui, rebaptisé Rigolo XIV pour ce siècle un peu plus étriqué. Eux étaient ses courtisans, guettant ses miettes et ses bons mots en forçant leur sourire pour s'attirer ses grâces. Et moi, qu'on n'avait encore jamais vu aux petits soupers du prince, j'étais l'intrus, la menace providentielle de leur avenir improbable, l'importune matérialisation d'un favori possible. Car tous avaient à vendre des idées, des chansons, des sketches à deux voix, leur sœur, ou un bateau à voile pour le bon plaisir du roi sur l'eau. Je me rappelle fort bien celui du bateau à voile. Il se tenait accroupi aux pieds du maître assis. Fébrilement empêtré dans les maquettes de ses monocoques, il se débattait sans grâce dans un manteau de fourrure pâle, comme un gros labrador mou flattant les escarpins de son chasseur repu. Lequel ne l'écoutait même pas, car il dormait un peu, l'œil mi-clos, contemplant les volutes exotiques de son mégot de foin des Indes.

Parmi ces soumis, je reconnus quelques chanteurs électroniques qui brament aujourd'hui encore leur indignation face aux injustices de classe.

J'ai pris congé pour aller vomir plus loin.

11 Criticon

Un critique de films, dont je tairai le nom afin qu'il n'émerge point du légitime anonymat où le maintient son indigence, écrivait dans un hebdomadaire dans lequel, de crainte qu'ils n'y pourrissent, je n'enfermerais pas mes harengs, un critique de films, disais-je donc avant de m'ensabler dans les méandres sournois de mes aigreurs égarées entre deux virgules si éloignées du début de ma phrase que voilà-t-il pas que je ne sais plus de quoi je cause, un critique de films écrivait récemment, à propos, je crois, d'un film de Claude Zidi, deux-points ouvrez les guillemets avec des pincettes :

« C'est un film qui n'a pas d'autre ambition que celle de nous faire rire. »

Je dis merci.

Merci à toi, incontinent crétin justement ignoré, merci d'avoir fait sous toi, permettant ainsi à l'humble chroniqueur radiophonique quotidien de trouver matière (je pèse mes mots) à entretenir sa verve misanthropique que les yeux tendres des enfants et la douceur de vivre en ce pays sans barreaux aux fenêtres des dictateurs en fuite font encore trop souvent chanceler. (C'est la verve qui chancelle.)

Merci, sinistrissime ruminant, pour l'irréelle perfection de ta bouse, étalée comme un engrais prometteur sur le pré clairsemé de mon inspiration vacillante où je cherchais en vain ce soir les trèfles à quatre griffes de ma haine ordinaire qui s'épanouit jour après jour au vent mauvais qui l'éparpille sur 1 852 mètres grandes ondes avant la publicité pour le GAN et l'UAP et le journal de Patrice Bertin, mais pour écouter dans les tunnels essayez la FM...

Relisons ensemble cette sentence digne de figurer au fronton du mausolée à la gloire du connard inconnu mort pour la transe :

« C'est un film qui n'a pas d'autre ambition que celle de nous faire rire. »

D'abord, je passerai sur l'écrasante fadeur du lieu commun. On a justement mis le doigt récemment sur l'immense ennui distillé à longueur de discours par la fameuse langue de bois des politiciens et des politiciens. Mais tirez donc celle de certains journalistes, et vous verrez qu'elle est chargée : « On se perd en conjectures sur les causes de l'accident, et on murmure dans les milieux généralement bien informés qu'on laisse entendre de source sûre, mais devant l'amas de tôles froissées et de poutres calcinées l'innocente victime ne fait que répéter "C'est affreux, c'est affreux", et gageons que cette soirée n'engendrera pas la mélancolie. » Nous y revoilà.

Je sens qu'ils vont bien dormir au sommet de la francophonie.

Ce qui (sans génie, je vous l'accorde) me fait bouillir, c'est qu'un cuistre ose rabaisser l'art, que dis-je, l'artisanat du rire au rang d'une pâlotte besognette pour façonneur léthargique de cocottes en papier.

Qu'on me comprenne, Je ne plaide pas pour ma chapelle. D'ailleurs, je ne cherche pas à vous faire rire, mais seulement à nourrir ma famille en ébauchant ici, chaque jour, un grand problème d'actualité : ceci est une chronique qui n'a pas d'autre prétention que celle de me faire manger.

Mais qui es-tu, zéro flapi, pour te permettre de penser que le labeur du clown se fait sans la sueur de l'homme ? Qui t'autorise à croire que l'humoriste est sans orgueil ? Mais elle est immense, mon cher,

la prétention de faire rire. Un film, un livre, une pièce, un dessin qui cherchent à donner de la joie (à vendre de la joie, faut pas déconner), ça se prépare, ça se découpe, ça se polit. Une œuvre pour de rire, ça se tourne, comme un fauteuil d'ébéniste, ou comme un compliment, je ne sais pas si tu vois ce que je veux dire avec ce trou béant dans ta boîte crânienne... Molière, qui fait toujours rire le troisième âge, a transpiré à en mourir. Chaplin a sué. Guitry c'est défoncé. Woody Allen et Mel Brooks sont fatigués, souvent, pour avoir eu, vingt heures par jour, la prétention de nous faire rire. Claude Zidi s'emmerde et parfois se décourage et s'épuise et continue, et c'est souvent terrible, car il arrive que ses films ne fassent rire que lui et deux charlots sur trois. Mais il faut plus d'ambition, d'idées et de travail pour accoucher des *Ripoux* que pour avorter de films fœtus à la Duras et autres déliquescences placentaires où le cinéphile lacanien rejoint le handicapé mental dans un même élan d'idolâtrie pour tout ce qui ressemble de près ou de loin à de la merde.

Pauvre petit censeur de joie, tu sais ce qu'il te dit monsieur Hulot ?

Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m'étonnerait qu'il passe l'hiver.

12 Enterrement

Réquisitoire contre Robert Charlesbois

Avant de mourir, je voudrais remercier tout particulièrement la municipalité de Pantin, où je suis né, place de Jean-Baptiste-Vaquette-de-Gribeauval. Et comme je suis né gratuitement, je préviens aimablement les corbeaux noirs en casquette de chez Roblot et compagnie que je tiens à mourir également sans verser un Kopeck. Écoutez-moi bien, vampires nécrophages de France : vendre des boîtes en chêne, guillotiner les fleurs pour en faire des couronnes, faire semblant d'être triste avec des tronches de faux culs, bousculer le chagrin des autres en leur exhibant des catalogues cadavériques, gagner sa vie sur la mort de son prochain, c'est un des métiers les moins touchés par le chômage dans notre beau pays. Mais moi, je vous préviens, croque-morts de France : mon cadavre sera piégé. Le premier qui me touche, je lui saute à la gueule !

Et si l'on mettait tout le monde dans la fosse commune et si l'on donnait aux pauvres l'argent des cercueils et des rites funèbres ? Est-ce qu'on n'aurait pas fait un petit pas de plus vers moins de connerie universelle ? Est-ce qu'on ne pourrait pas au moins être tous égaux devant la mort ? Est-ce que je vais continuer longtemps à me prendre au sérieux en jouant les démagos de cimetière ?

13 Françaises, Français

Savez-vous, tas d'informes culturels sous-enseignés, savez-vous que le fait de prononcer les mots « Françaises, Français » constitue une totale hérésie grammaticale ? Ben oui, bande de flapis cérébraux, c'est une énorme connerie pléonastique de dire : « Françaises, Français. » C'est comme si je disais : « Belges, Belges. » J'aurais l'air d'un con.

Comment vous le ferais-je comprendre sans avoir l'air pompeux et sans vous faire sentir mon profond mépris pour votre inculture crasse et votre consternante nullité syntaxique ? Comment, sans vous rabaisser au rang de crétins congénitaux, comment vous faire admettre que l'expression « les Français » sous-entend à l'évidence les hommes et les femmes de France ? Si je dis : « Les Français sont cons », j'englobe tout les hommes de France et toutes les femmes de France.

Grammaticalement, connards, quand je dis : « les Français », je désigne les Français mâles, plus les Français femelles, et n'allez pas me taxer de misogynie, c'est le genre d'attaque qui me révulse. Cela me fait penser à ces pétasses bitophobes du MLF de Kensington City en Californie, qui avaient exigé qu'on changeât la devise de leur école « Tu sera un homme mon fils » en « Tu seras un homme ma fille ».

Comment alors expliquer que tous les hommes politiques de ce pays, et quand je dis « les hommes » je pense aussi « les femmes », CQFD, comment expliquer que tous, de l'extrême droite à l'extrême gauche, tous commencent leurs discours, à vous destinés, par une énorme faute de français (et de française) ? Comment est-il possible de la part de gens sérieux et souvent cultivés ? Comment est-il possible que tous ces notables s'adressent à vous à longueur d'antenne perpétuant et perpétrant cette affreuse erreur de langage ?

J'ai beau me creuser l'entendement, je ne trouve qu'une seule explication plausible : chez ces bonnes gens qui nous gouvernent, ou qui nous ont, ou qui vont, ou qui re-re-vont nous gouverner, l'expression « Françaises, Français » signifie : « Bonjour les veaux, et bonjour aussi à vous les génisses, eh, les filles,

vous avez vu : j'ai pas seulement dit "Français", j'ai aussi dit "Françaises", eh, oh, ma petite dame, ne m'oublie pas dans l'urne, ne me quitte pas, ne me quitte pas, laisse-moi m'aplatir plus bas que l'ombre de ton chien, mais je t'en supplie : vote pour moi. »

Voilà ce que veut dire « Française, Français ». La seule chose que j'espère, c'est qu'en ce moment même un de ces pourris, n'importe lequel, extrême droite, gauche ou centre, j'espère qu'il y en a un, au moins un, ou une, qui me lit maintenant, là tout de suite, et que ce soir ou demain, il va causer dans le poste. Alors celui-là, j'espère, ne pourra plus commencer son discours de pute par ces mots « Françaises, Français » sans se dire qu'on lui aura mis le nez dedans.

14 La Haine

Il apparaissait clairement que, plus encore que les barrages de la langue et les divergences de leurs us et coutumes, c'est la différence de quotient intellectuel qui divise les hommes, les empêche de s'aimer et les pousse à la guerre. Nivelier l'intelligence, décérébrer l'élite pour l'abaisser aux niais, n'est-ce point là que réside l'ultime espoir de mettre fin à la haine, à la peur, au racisme, à la musique de chambre ?

15 La Haine (II)

Réquisitoire contre François Béranger

[...] Je sais ce qui vous tracasse. Vous vous demandez si j'aime vraiment les chanteurs ? Eh bien, tenez-vous bien : « Non. »

Mais rassurez-vous, François, ma puce. Il n'y a pas que les chanteurs que je déteste, je hais toute l'humanité. J'ai été frappé dès ma naissance de misanthropie galopante. Je fais même de l'automisanthropie : je me fais horreur ! Je me hais. C'est pour cette raison que le fourbe et cruel Raminagrobis magistral que vous voyez là m'a choisi comme procureur de cette sinistre parodie de justice, d'une consternante vulgarité, où je peux impunément, jour après jour, vous vomir ma haine à travers la gueule et sur les pompes. Je vous hais Français, je vous hais François, je vous hais Béranger mon biquet ! Je hais toute l'humanité.

Plus je connais les hommes, plus j'aime mon chien. Plus je connais les femmes, moins j'aime ma chienne.

Je n'aime pas les racistes, mais j'aime encore moins les nègres. Je vous aux mêmes flammes éternelles les nazis pratiquants et les communistes orthodoxes. Je mets dans le même panier les connards phalocrates et les connasses MLF. Je trouve que les riches puent et je sais que les pauvres sentent, que les charcutiers sont dégueulasses et les végétariens lamentables. Maudite soit la sinistre bigote grenouilleuse de bénitier qui branlote son chapelet en chevrotant sans trêve les bondieuseries incantatoires, dérisoires de sa foi égoïste rabougrie. Mais maudit soit aussi l'anticlérical primaire demeuré qui fait croa-croa au passage de Mère Teresa.

C'est dur de porter une haine pareille, pour un homme seul. Ça fait mal. Ça vous brûle de l'intérieur. On a envie d'aimer, mais on ne peut pas. Tu es là, homme, mon frère, mon semblable, mon presque moi. Tu es là, près de moi, je te tends les bras, je cherche la chaleur de ton amitié. Mais au moment même où j'espère que je vais t'aimer, tu me regardes et tu dis : « Vous avez vu Serge Lama samedi sur la Une, c'était chouette. »

Aujourd'hui, ici même, à Chartres, j'ai cru rencontrer l'amour vrai. Et une fois de plus ma haine viscérale m'a fermé le chemin de la joie. C'était une jeune femme frêle aux yeux fiévreux. Son front large et rond m'a tout de suite fait penser à Géraldine Chaplin. Elle avait un teint diaphane, les lèvres pâles et la peau d'une blancheur exquise, comment on n'en voit plus guère depuis que toutes ces connasses se font cuivrer la gueule à la lampe à souder pour se donner en permanence le genre naïade playboyenne émergeant de quelque crique exotique, alors qu'elles ne font que sortir du métro Châtelet pour aller pointer chez Trigano.

Elle, non. Elle était évidente et belle et sans artifice comme une rose pâle au soleil de juin. Dans la tiédeur ouatée de cette brasserie de la rue Jehan-de-Beauce, elle paraissait m'attendre tranquillement, sur la banquette de cuir sombre où sa robe légère faisait une tache claire et gaie vers laquelle je me sentais aspiré comme la phalène affolée que fascine la bougie vacillante. Sans réfléchir, je me suis assis près d'elle. Pendant que je lui parlais, ses doigts gracieux tremblaient à peine pour faire frissonner le mince filet de fumée bleur montant de sa cigarette.

« Ne dites rien, madame, je ne veux pas vous importuner. Je ne cherche pas d'aventures. je n'ai pas de pensée trouble ou malsaine. je ne suis qu'un pauvre homme prisonnier de sa haine, qui cherche un peu d'amour pour réchauffer son cœur glacé à la chaleur d'un autre cœur. Ne me repoussez pas. Allons marcher ensemble un instant dans la ville. Ouvrez-moi votre âme l'espace d'un sourire et d'une coupe de champagne. Je ne vous demanderai rien de plus. »

Alors cette femme inconnue s'est tournée vers moi et son regard triste et lointain s'est posé sur moi qui mendiais le secours de son cœur, et elle m'a dit, et je garderai à vie ses paroles gravées dans ma mémoire :

« Je peux pas, je garde le sac à ma copine qu'est aux ouaters et le champagne ça me fait péter. »

Je vous hais tous ! J'en suis malade ! Je suis allé voir un médecin. j'ai pris un taxi. Je fais les taxis. Il n'y a que deux sortes de chauffeurs de taxi : ceux qui puent le tabac et ceux qui vous empêchent de fumer. Ceux qui vous racontent leur putain de vie, qui parlent, parlent, parlent, les salauds, alors qu'on voudrait la paix. Et ceux qui se taisent, qui se taisent, rien, pas bonjour, alors qu'on est tout seul derrière, au bord de mourir de solitude... Il y a ceux qui sont effroyablement racistes et qui haïssent, en bloc, les femmes, les provinciaux et les malheureux émigrés désemparés qu'ils pourchassent jusque dans les passages cloutés, et il y a ceux qui sont même pas français, qui sont basanés et qui ne savent même pas où est la place des Épars, les cons ! Alors qu'au milieu de la place des Épars à Chartres, y a la statue équestre de Marcel Zépars ! Y a qu'à regarder !

J'ai dit au docteur :

« Docteur. J'en peux plus. Je suis malade de haine. Ce n'est plus vivable. Faites quelque chose. »

Il m'a dit :

« Dites trente-trois. » Et il m'a collé des antibiotiques.

Je hais les médecins. les médecins sont debouts, les malades sont couchés. Les médecins debout, du haut de leur superbe, paradent tous les jours dans tous les mouros à pauvres de l'Assistance publique poursuivis par le zèle gluant d'un troupeau de sous-médecins serviles qui leur collent au stéthoscope comme un troupeau de mouches à merde sur une bouse diplômée, et les médecins debout paradent au pied des lits des pauvres qui sont couchés et qui vont mourir, et le médecin leur jette à la gueule sans les voir des mots gréco-latins que les pauvres couchés ne comprennent jamais, et les pauvres couchés n'osent pas demander pour ne pas déranger le médecin debout qui pue la science et qui cache sa propre peur de la mort en distribuant sans sourciller ses sentences définitives et ses antibiotiques approximatifs, comme un pape au balcon dispersant la parole et le sirop de Dieu sur le monde à ses pieds. Alors, fais gaffe, toubib, j'ai piégé mes métastases. Le premier qui touche à mon cancer, j'y saute à la gueule.

Sic transit gloria mundi. Amen.

16 Le Règne Animal

L'animal est un être organisé, doué de mouvement et de sensibilité et capable d'ingérer des aliments solides par la bouche, ou à côté de la bouche si c'est du chocolat.

Le règne animal se divise en trois parties :

1. Les animaux.
2. L'homme.
3. Les enfants.

Les animaux sont comme des bêtes. D'où leur nom. Ne possédant pas d'intelligence supérieure, il passent leur temps à faire des bulles ou à jouer dans l'herbe au lieu d'aller au bureau. Ils mangent n'importe quoi, très souvent par terre. Ils se reproduisent dans les clarières, parfois même place de l'Église, avec des zézettes et des foufounettes.

Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir. C'est pourquoi ils continuent de batifoler quand ils ont 38°6.

L'homme. Remarquons au passage que si l'on dit « les animaux » au pluriel, on dit « l'homme » au singulier. Parce que l'homme est unique. De même, nous dirons que les animaux font *des* crottes, alors que l'homme sème *la* merde. L'homme est un être doué d'intelligence. Sans son intelligence, il jouerait dans l'herbe ou ferait des bulles au lieu de penser au printemps dans les embouteillages.

Grâce à son intelligence, l'homme peut visser des boulons chez Renault jusqu'à soixante ans sans tirer sur sa laisse. Il arrive aussi, mais moins souvent, que l'homme utilise son intelligence pour donner à l'humanité la possibilité de se détruire en une seconde. On dit alors qu'il est supérieurement intelligent.

C'est le cas de M. Einstein, qui est malheureusement mort trop tard, ou de M. Sakharov, qui s'est converti dans l'humanisme enfermé, trop tard également.

Les hommes ne mangent pas de la même façon selon qu'ils vivent dans le Nord ou dans le Sud du monde.

Dans le Nord du monde, ils se groupent autour d'une table. Ils mangent des sucres lourds et des animaux gras en s'appelant « cher ami », puis succombent étouffés dans leur graisse en disant « docteur docteur ».

Dans le Sud du monde, ils sucent des cailloux ou des pattes de vautours morts et meurent aussi, tout secs et désolés, en penchés comme les roses qu'on oublie d'arroser.

Pour se reproduire, les hommes se mettent des petites graines dans le derrière en disant : « Ah oui, Germaine. »

Les enfants, contrairement à l'homme ou aux animaux, ne se reproduisent pas. Pour avoir un bébé, il est nécessaire de croire à cette histoire de petite graine. Malheureusement, les enfants n'y croient pas tellement. À force de voir jouer les animaux dans l'herbe aux heures de bureau, ils s'imaginent, dans leur petite tête pas encore éveillée à l'intelligence, qu'il faut des zézettes et des foufounettes pour faire des bébés.

En réalité, les enfants ne sont ni des hommes ni des animaux. On peut dire qu'ils se situent entre les hommes et les animaux. Observons un homme occupé à donner des coups de ceinture à une petite chienne cocker marrante comme une boule de duvet avec des yeux très émouvants. Si un enfant vient à passer, il se met aussitôt entre l'homme et l'animal. C'est bien ce que je disais.

Ce n'est pas une raison pour nous coller du chocolat sur la figure quand nous écrivons des choses légères pour oublier les vautours.

17 La Mort

Réquisitoire contre William Sheller

[...] Vous allez rire : J'ai rencontré la mort.

Si je vous dis où, vous n'allez pas me croire. J'ai rencontré la Mort à l'angle du boulevard Sébastopol et de la rue Blondel. Je le signale à l'attention des ploucs de la France profonde et de la fraction dure des séminaristes intégristes ligaturés de la trompe, la rue Blondel est ce qu'il est convenu d'appeler une rue chaude. Elle fut d'ailleurs baptisée ainsi en hommage au sergent Blondel qui y fit retraite à son retour des Indes à la fin du siècle dernier, après dix ans de bons et loyaux services dans les chaudes-lanciers du Bengale.

« Tu viens chéri ? » me dit la Mort.

C'était une voix presque inhumaine à force de beauté, une voix aspirante, la même sans doute qui faillit perdre Ulysse. Je freinai pile des deux pieds et me tournai vers elle. Alalalala. Je me doutais bien que la Mort était femelle, mais pas à ce point. Elle avait mis ses cuissardes noires d'égoutier de l'enfer et son corsert des sombres dimanches d'où jaillissaient ses seins livides et ronds comme l'Éternité. Son visage d'albâtre maquillé d'écarlate irradiait de cet ultime état de grâce enfantine nourri d'obscénité tranquille et d'impudeur insolente qui vient aux adolescentes à l'heure trouble des premiers frissons du ventre.

« Tu viens chéri ? »

Je m'attendais à ce qu'elle ajoutât les vers qu'elle chanta naguère pour attirer le poète dans le guépier de sa guêpière :

Si tu te couches dans mes bras,
Alors, la vie te semblera
plus facile...
Tu y seras hors de portée
Des chiens, des loups, des homm's et des
Imbéciles

« Alors, tu viens ? »

— Je ne peux pas, madame. Pas aujourd'hui. Aujourd'hui ça ne m'arrange pas de mourir. C'est bientôt Noël, n'est-ce pas, comprenez-moi. »

Il faut vous dire que je revenais des grands magasins voisins, les bras chargés de paquets pour les enfants. Toute la ville frémissait et trépidait de cette espèce d'exaltation électrique et colorée qui agite les familles autant qu'elle racornit les solitaires, à l'approche de Noël.

« Non, vraiment, je ne veux pas mourir aujourd'hui, madame. J'ai le sapin à finir... »

– Ne sois pas stupide. Viens, chéri. Si c'est le sapin qui te manque, je t'en donnerai, moi.

– Mais puisque je vous dis que je ne veux pas mourir.

– Pourquoi ?

– Pardon ?

– Sais-tu seulement pourquoi tu ne veux pas mourir ? dit encore la Mort.

– Je ne sais pas moi. J'ai encore envie de rire avec ma femme et mes enfants. J'aime bien mon travail. Je n'ai pas fini de mettre mon bordeaux en bouteilles et j'attends un coup de fil de maman. Et puis d'abord, il faut que j'aille chercher mes chaussures chez le cordonnier de la rue des Pyrénées. Voilà.

– Mon pauvre garçon, Tu es lamentable. Pour la première fois de ta vie, tu as la chance de voir la Mort en face, et au lieu de coucher avec moi, tu t'accroches à ton histoire de pompes même pas funèbres. Enfin, mon lapin, sois raisonnable. Regarde autour de toi. Es-tu vraiment sûr de ne pas en avoir assez de cette vie de con ? »

Évidemment. Je jetai un regard circulaire sur le boulevard où la pluie glacée détrempait le trottoir gris, sale, jonché des mille merdes molles des chiens d'imbéciles. Mes frères humains trépignaient connement entre les bagnoles puantes d'où s'exhalaient çà et là les voix faubouriennes et bovines des chauffards éthyliques englués à vie dans l'incurable sottise des revanchards automobilistes graplissants de haine et suintants d'inintelligence morbide. La vulgarité tragique de la vitrine du Conforama voisin me donna soudain la nausée. Trois grands nègres souillés de misère et transis de froid s'y appuyaient en grelottant dans la dignité autour des balais de caniveaux pour lesquels ils avaient quitté la tiédeur enivrante de leur Afrique natale. À la devanture du kiosque de Sébasto, la guerre menaçait partout, la princesse de Moncul épousait le roi des Cons, le franc était en baisse et la violence en hausse, la speakerine hébétée crétinisait au ras des perce-neige, un chanteur gluant gominé affichait aux anges un sourire aussi élégant qu'une cicatrice de césarienne ratée, le ministre des Machins triomphait d'incompétence, le roi du football tout nu sous la douche crânait comme un paon mouillé ravi de montrer sa queue à tous les passants, les cervelles éclatées collées aux carrosseries racontaient en multicolore le grand carambolage meurtrier de l'autoroute, « le poids des morts, le choc des autos », et la traditionnelle grognasse du mois racolait l'obsédé moyen avec ses oreilles en prothèse de lapin et ses nichons remontés, luisants de glycérine : « Si je suis dans l'huile, c'est parce que j'aime ça. »

« Alors, tu viens chéri ? dit encore la Mort, dans un souffle infernal et brûlant qui m'envahit le cou jusqu'à la moelle. Allez, viens. Je te promets que la nuit sera longue. Je te ferai tout oublier. Tu oublieras la pluie, la vieillesse qui pointe, les passages cloutés, les bombes atomiques, Rego, le tiers provisionnel et l'angoisse quotidienne d'avoir à se lever le matin pour être sûr d'avoir envie de se coucher le soir.

– Excusez-moi, madame, mais j'hésite. D'un côté, il est vrai que ce monde est oppressant. Mais, d'un autre côté, depuis que j'ai connu ces étés lointains, dans le foin, avec une mirabelle dans une main et la fille du fermier dans l'autre, j'ai pris l'habitude de vivre. Et puis l'habitude, au bout d'un temps, ça devient toujours une manie, vous savez ce que c'est. Alors bon, mourir comme ça là, maintenant, tout de suite, sans cancer ni infarctus, à la veille de Noël, ça la fout mal. Avec la panoplie de Zorro et la poupée qui fait pipi toute seule dans les bras, j'aurais peur de rater ma sortie. Et puis, en plus j'imagine ma femme accrochant ses guirlandes en haut de son escabeau quand on lui apprendra la nouvelle : « Madame. Soyez courageuse. Votre marié... C'est affreux. » Et elle : « Oui, c'est toujours pareil ! Il est jamais là quand on a besoin de lui, c'est toujours les mêmes qui accrochent les guirlandes. » »

Alors la Mort, désespérée, haussa les épaules et se rabattit sur un petit vieux propre qui rentrait réveillonner tout seul dans sa chambre de bonne. À minuit, il aurait rempli son verre de mousseux pour trinquer avec sa télé noir et blanc. Alors, la Mort l'a baisé à mort, à même le trottoir.

18 Nante est-il en Bretagne ?

Pour savoir si Nantes est bien en Bretagne, prenons une Nantaise. Une belle Nantaise. L'œil doit être vif, le poil lisse. Portons-là à ébullition. Que constatons-nous ? Nous constatons par exemple que la Nantaise est biodégradable. De cette expérience, nous pouvons immédiatement tirer une conclusion extrêmement riche en enseignements, que je résumerai en une phrase : « Nantaise bouillue, Nantaise foutue. »

C'est prodigieusement intéressant, direz-vous, pour ceux que vous soyez complètement tarés, mais cela ne nous dit pas avec précision si la Nantaise est bretonne, ou con, ou les deux. Qu'à cela ne tienne. Nous allons procéder à une seconde expérience. Pour cette expérience, nous n'aurons pas besoin d'une Nantaise. Son petit chat suffira (quand je dis le chat je pense au minou). En effet, comme tout le monde le sait, les chats authentiquement bretons sont les seuls chats au monde qui transpirent. Si nous arrivont

à démontrer que les chats de Nantes transpirent, nous auront par là même prouvé au monde stupéfait par tant de rigueur scientifique que les chats de Nantes sont bretons. Or, si leurs chats sont bretons, les Nantaises aussi, ou alors y a de quoi se flinguer.

Donc prenons un chat nantais. À l'aide d'un entonnoir que nous lui enfonçons dans la bouche, gavons-le de deux ou trois litres de white-spirit. Attention : la pauvre bête va souffrir atrocement, c'est pourquoi nous vous conseillons de lui couper préalablement les pattes, ou de mettre des gants de cuir avant de commencer le gavage. Quand minou est gonflé de white-spirit, prenons un mériou, un mériou que nous appellerons François parce que certains l'appellent François. Portons-le à ébullition. Tandis que le mériou bout, approchez-vous du chat. Enflammez une allumette. Que se passe-t-il ? Eh bien, c'est simple, quand le mériou bout, le chat... pète, alors qu'au contraire quand le chat bout, le mériou...

Alors, alors, bandes de nullités ignares, qu'est-ce que cela prouve scientifiquement ? Tout simplement cela prouve à l'évidence que le chat nantais est bien un chat breton. Car si ce chat gavé d'essence explose près d'une flamme cela prouve bien qu'il transpire, non ? Et s'il transpire (CQFD), c'est qu'il s'agit bien d'un chat breton, car seuls les chats véritablement bretons sont poreux, comme le souligne magnifiquement le magnifique hymne de la Bretagne libre (*chantant*) : « Ils ont des chats poreux, vive la Bretagne. Ils ont des chats poreux, vive les Bretons. »

19 Néologisme

Réquisitoire contre Renée de Saint-Cyr

Nous sommes ici en présence, mesdames et messieurs les jurés, d'un cas de fétichisme impérial, compliqué d'une pathologie obsessionnelle du candélabre. En fait, plus d'un siècle et demi après sa mort, Napoléon I^{er} exerce encore sur des gens apparemment calmes et normaux comme vous, une fascination extraordinaire, alors qu'on oublie déjà ses émules contemporains. Je pense notamment à Sa Majesté Bokassa I^{er} pour lequel les bonapartistes ne montrent qu'une ferveur mitigée et une admiration limitée. Pourtant Sa Majesté Bokassa I^{er} a tout fait pour ressembler à Napoléon : par exemple, le sacre de Bokassa, dont tout le monde se souvient des images grandioses, rappelle en tout point celui de Napoléon peint par David qui fut à la fois le chef incontesté de l'école néoclassique et le roi des lèches-culs impériaux. Même faste pompeux, même parterre international de ministres serviles et de diplomates courbés, même déguisement grotesque, casquette métallique et moquette à manches longues 100% acrylique en cent trante de large résistant, réversible, lavage en machine. Quand aux règnes respectifs de ces deux géants de l'histoire mondiale, on remarquera essentiellement que celui de Sa Majesté Bokassa I^{er} a été sensiblement moins long que celui de Napoléon I^{er}, handicap qui a malheureusement empêché le premier de faire massacrer autant de gens que le second. D'autre part, Napoléon a inventé la Légion d'honneur qui distingue l'homme de la bête. Là-dessus, je suis d'accord. Alors que Bokassa ne laissera à la postérité que deux ou trois recettes de cuisine, dont le lieutenant-colonel Melba et le chef de cabonnet sauce gribiche. (Vous prenez un bon chef de cabinet. Comptez un chef de cabinet pour vingt personnes. L'œil doit être vif, le cuissot dodu. N'oubliez pas d'ôter le fiel, le gésier, le cœur qui généralement est gonflé d'espérances ministérielles indigestes, et les premiers duvets qui poussent généralement au cul des sortants des écoles nationales d'administration, avant de devenir ces magnifiques queues de paon qu'on peut admirer chez nous un peu partout de l'Élysée au Lido.) Vous allez me dire, monsieur le président : « On ne peut pas comparer Napoléon à Bokassa parce que Bokassa c'est un nègre. »

D'abord, monsieur le président, permettez-moi d'être quasiment choqué, estomaqué par cette réflexion venant d'un homme comme vous, nul, certes, mais bon, chaleureux, généreux et tolérant. Vous m'auriez dit « On ne peut pas comparer Napoléon à Bokassa parce que Napoléon c'est un Corse », là je dis bon, d'accord et je m'écrase, car le mot « Corse » n'est pas péjoratif. Encore que... De même qu'on dit aujourd'hui un non-voyant pour ne pas choquer la susceptibilité des aveugles, ou une non-bandante pour ne pas choquer la susceptibilité des boudins, on devrait créer un néologisme pour ne pas choquer la sensibilité des Corses. C'est une simple question de délicatesse. Ainsi, moi qui vous parle, j'ai un beau-frère nain, cul-de-jatte, manchot, sourd-muet, con et pacifiste. Pour égayer sa vie, il suffirait que nous l'appelions le non-grandissant, non-gambadant, non-embrassant, non-entendant, non-jactant, non-comprenant et non-violent. Je dis « non-violent » parce que quand je lui balance mon poing dans la gueule, c'est rare qu'il me le rende.

Tout cela, répétons-le, est affaire de délicatesse. On ne dit plus un infirme, on dit un handicapé, on ne dit plus un vieux, on dit une personne du troisième âge. Pourquoi, alors, continue-t-on à dire « un jeune » et non pas « une personne du premier âge » ? Est-ce à dire que dans l'esprit des beaux messieurs bureaucratiques qui ont inventé ces merveilleux néologismes, la vieillesse est une période de la

vie infamante au point qu'on ne peut plus l'appeler par son nom ? Est-ce que nous vivons au siècle de l'hypocrisie suprême ?

Il y a de plus en plus de vieux. Ils meurent de plus en plus seuls. On les retrouve souvent recroquevillés dans leur mansarde avec le crucifix sur le ventre et le squelette du chat à côté, morts depuis des semaines et des mois, si l'on en croit les gazettes. Ou alors ils moisissent et s'éteignent dans des mourois provinciaux bien propres. Dans l'indifférence générale, car les jeunes ont le problème de la vignette moto, il faut vraiment les comprendre. Tout cela serait horrible, mais on dit « personne du troisième âge » au lieu de dire vieux, et le problème est résolu. Il n'y a plus de pauvres vieux, mais de joyeux troisième-âgistes. Il n'y a plus de pauvres affamés sous développés, maide sémillants affamés en voie de développement. Il n'y a plus de mongoliens mais de brillants trichromosomiques.

Françaises, français, réjouissons-nous, nous vivons dans un siècle qui a résolu tous les vrais problèmes humains en appelant un chat un chien.

Donc Bokassa est aussi peu corse que Napoléon fut nègre. Au fait, sommes-nous sûrs de la non-négritude de Napoléon ? Réfléchissons : qu'est-ce qui différencie un Noir d'un Blanc à part la couleur de la peau et l'intelligence qui n'est pas la même chez Denise Fabre et Léopold Sédar Senghor ? La différence, la grande différence, c'est la morphologie génitale dont les meilleurs spécialistes s'accordent à affirmer qu'elle joue nettement en faveur du Noir en ce qui concerne les mensurations.

Bien. Je n'affirme pas que Napoléon soit un nègre. Simplement je pose la question : « À votre avis, qu'est-ce qu'il chatouillait du matin au soir sous son gilet ? »

20 Non compris

Je me heurte parfois à une telle incompréhension de la part de mes contemporains qu'une épouvantable doute m'étreint : suis-je bien de cette planète ? Et si oui, cela ne prouve-t-il pas qu'eux sont d'ailleurs ? Et quand je dis « qu'eux », je pense à Fernande, certes, mais pas seulement à elle. Tous et toutes me sont étrangers. Mon crémier, mes endants, Bernard Tapie, Platinouille ou Mac Enrotte, la speakerine d'Antenne 3 ou Paul Bocuse ne sont pas de mon univers. Je n'arrive qu'au prix d'efforts surhumains à m'intéresser aux faits et gestes de la grande-duchesse de Luxembourg. Même Marguerite Duras, la papesse gâteuse des caniveaux bouchés, m'ennuie. Ce n'est pourtant pas la moitié d'une conne puisqu'elle fait le même métier que Max Gallo. Mais j'ai beau me replonger dans les feuilletons de cul à l'alcool de rose de cette apologiste sénile de l'infanticide, ça m'emmerde autant que l'annuaire du Lot-et-Garonne. (Surtout, évitez l'annuaire du Lot-et-Garonne : c'est nul.)

Si encore cette incompréhension jouait à sens unique. Mais, hélas, je soupçonne Mme Duras de ne pas lire mes livres, et Paul Bocuse de ne pas écouter mes chroniques. Il n'est pourtant pas sourd de se trop masturber, un grand maître queux de cet acabit, ça ne branle que du chef. Ou du batteur à œufs. Encore que celui-ci fasse battre ses œufs par ses poules : s'il était aussi souvent à ses fourneaux qu'à la télé, on ne l'appellerait pas « le Schwarzenberg des queues de poêle ».

21 Photocopieur IBM

Réquisitoire contre Roger Coggio

Ah, cornegidouille, si j'étais le Bon Dieu ou Jaruselski ! Si au lieu d'être ce méprisable bipède essentiellement composé de 65% d'eau et 35% de bas morceaux, si je détenais la Toute-Puissance infinie ! Ah, Roger Coggio, avec quelle joie totale j'utiliserais de ma divine volonté pour vous aplatir, vous réduire, vous écrabouiller, vous lyophiliser en poudre de perlimpinpin ou vous transformer en rasoir jetable. Ah, certes, Roger Coggio, vous êtes dur à jeter, mais comme rasoir vous êtes très efficace !

Roger Coggio, mesdames et messieurs les jurés, a un point commun avec son illustre idole Jean-Baptiste Poquelin : ils sont morts tous les deux. À cette différence près que le second restera encore vivant dans la mémoire des hommes, grâce à son immense génie créatif, alors que le premier ne laissera pas plus de trace dans le souvenir culturel de l'humanité que le photocopieur IBM qui lui sert de seul et unique talent pour se gaver de l'esprit du second, comme le ridicule oiseau pique-bœuf se goinfre à l'œil sur le dos de l'énorme hippopotame !

S'il vous plaît, monsieur Coggio, voyez les choses en face. Vous n'existez pas ! Vous êtes figé ! Vous êtes gelé ! Vous êtes surgelé ! Ce n'est pas un homme que nous jugeons ici, c'est un dindonneau surgelé en barquette du père Dodu ! Alors, je vous le demande, allons-nous encore longtemps laisser les dindonneaux surgelés nous servir du réchauffé ? Ras-le-bol les Roger Coggio, les Robert Hossein et autres ravaleurs

besogneux du talent des autres ! Il y en a marre des discours cul-pincés des soi-disant détenteurs de la culture qui se vautrent sans vergogne sur les cadavres de Molière, de Marivaux, d'Hugo, de Zola ou de Maupassant dont ils sucent le sang séché jusqu'à nous faire vomir, après quoi, pédants et pontifiants comme de vieux marquis trop poudrés, ils courent pérorer dans les gazettes, expliquant leur vampirisme en s'offusquant hypocritement de ce qu'ils appellent « le désert culturel de cette génération, merde quoi ! ».

C'est faux ! Bande de nécrophages. Il n'y a aucune raison logique pour qu'il y ait moins de talent créateur au XX^e siècle qu'aux siècles précédents. Ce qui est vrai, c'est que ces vautours salonnards sous-doués, sans autre imagination que celle des morts qu'ils déterrèrent, détiennent abusivement les clés de la création artistique de ce pays, et qu'ils préféreraient crever plutôt que de laisser la moindre chance d'exister aux nouveaux Molière, aux nouveaux Léon Bloy, aux nouveaux Chaplin, qui se gèlent les couilles et l'âme aux portes closes des producteurs cinémaniques, des théâtres décrépits, ou des P-DG des chaînes de télé engoncés dans leur conformisme fossile comme des fémurs de mammoth dans la banlieue de Verkhöïansk.

Vous vous croyez peut-être au zénith de votre carrière, messieurs, non, monsieur Coggio. Vous vous trompez. De même qu'il y a des enfants précoces, il y a des vieillards précoces. Alors même qu'il vous semble vous hisser glorieusement au pinacle des arts nouveaux, vous ne faites, en réalité, que dégringoler doucement dans les charentaises du troisième âge. Rien qu'à vous voir, monsieur Coggio, on a envie de vous ôter la prostate.

Attention : qu'on ne vienne pas me taxer de racisme antivieux. Non seulement je respecte nos chers anciens — hein, maman ? — mais, qui pis est, moi-même, je ne me sens plus très jeune. Il y a même des moments où je me demande si je ne finirai pas par mourir un jour, bien que, Dieu merci, cette hypothèse épouvantable m'apparaisse pour l'heure aussi improbable qu'une rencontre avec un lavabo qui ferme dans un hôtel de Poitiers !

J'aime les vieux, je suis celui qui tient la main qui tremble des vieux de Brel, qui s'excusent déjà de n'être pas plus loin. Je vous aime, papy Coggio. Mais, de grâce, prenez votre retraite, allez réchauffer vos vieux os dans un mouiroir à intellos racornis, allez voir à l'Académie française si j'y suis ! Mais regardez-vous ! Vous êtes déjà incontinent ! Vous faites Molière sous vous ! On ne va quand même pas vous mettre une bambinette ou vous ligaturer le Scapin !

22 Plaidoyer pour un berger

Je possède un berger allemand.

Pouf, pouf.

Je suis possédé par un berger allemand.

Depuis que cet animal partage ma vie, j'ai entendu proférer tant de sottises racistes à son endroit que je me sens tenu aujourd'hui de faire une mise au point.

Parmi les retombées calamiteuses des ridicules événements étudiants de mai 1968, un certain nombre de lieux communs écologiques ou animaliers, qui sont autant de contrevérités aisément démontables sans cric, continuent néanmoins de circuler parmi les anciens combattants de ces monômes qui les répandent encore en chevrotant leurs béatitudes dans les sinistres couloirs en béton des maisons de la cucu moribondes.

Idées toutes faites qui ont la vie dure. Selon lesquelles, par exemple, tout individu qui tond la pelouse ou qui désherbe ses sous-bois est une brute herbicide. Alors que, crétins chlorophyllés, nous n'aurions plus la moindre forêt si des générations de nettoyeurs sylvestres n'en avaient régulièrement et systématiquement extirpé les ronces et les orties.

Nous n'aurions plus le moindre jardin pour vos orgies végétariennes, si des lignées de sabreurs de glèbe n'avaient jamais martyrisé la terre. Ce sont, hélas, les mêmes débilécolos, confits d'amour tremblant pour les bébés phoques et les punaises des bois, qui ont décidé une fois pour toutes que les bergers allemands étaient des bêtes féroces.

Ineptie. La seule bête féroce qui existe au moins s'appelle Marcel. Au lieu de se contenter de pisser autour de son territoire pour en signaler les frontières, elle préfère défendre les siennes avec des rapières et des armes à feu.

Éperdus de dévotion pour ces prédateurs bipèdes à béret bas qui leur jettent leurs épluchures à la gueule depuis des millénaires, les chiens ne savent que les lécher, les papouiller et leur faire la fête. Le berger allemand, qu'on a surnommé chien-loup pour foutre la trouille aux agneaux, est le plus désespérément dévoué à l'homme. Lequel en profite parfois pour le dénaturer et en faire son complice de guerre, son flic privé ou son bourreau personnel. Les hordes vert-de-gris de naguère, notamment, se sont montrées

expertes en l'art de dévoyer l'énergie mordante des bergers allemands vers les fonds de culotte de leurs maigres victimes.

Des SS, il en subsiste encore aujourd'hui. Il y en a plein les pavillons de banlieue. Nostalgique des ordres noirs, affolé par tout ce qui bouge et qui n'a pas de certificat de baptême, ça voit des bandits et des impies partout, ça vit barricadé derrière des huisseries blindées, ça cotise à la milice communale des serreurs de fesses effarés.

Souvent, c'est nanti d'une femelle à moustache à sensibilité de catcheuse, insaisissable au lit et castratrice à table. Alors, pour se venger, pour avoir l'air plus grand et moins ratatiné, ça s'abrite derrière un berger allemand. Le soir, à l'heure où les employés de banque normaux se mettent des porte-jarretelles pour épater leur femme de ménage et sa belle-sœur thérèse, ça descend dans sa cave en tirant le gros chien au bout d'une corde raide. Ça s'ennoblit d'une schlague, ça s'enfile des bottes de cuir et dans des blousons rembourrés, et ça dresse le bon gros chien concon à la tuerie sécuritaire. Mais, un jour, le bon gros chien concon en a ras la truffe de sauter à la carotide d'une mannequin de son qui ne lui a rien fait. Le fouet fini par lui cuire le sous-poil. Ses vieux instincts de fauve, enfouis sous des siècles de servitude aux droits de l'homme, lui remontent soudain aux babines. La vue brouillée par la fureur, il se trompe de gorge à saigner. Alors, la bouture de nazi que le chien-loup assaille pousse des cris stridents de cochon qu'on abat.

Le lendemain, le journal local annonce : « Encore un paisible retraité dévoré par un berger allemand. »

C'est très très mauvais pour l'image de marque de Rintintin.

Bien sûr, il existe en quantité infime des bergers allemands qui naissent aussi féroces que des fachos français. De même qu'on a vu des maquereles wallonnes aussi plates que des morues flamandes. Mais c'est extrêmement rare, et souvent le fruit de triturations génétiques de marchands d'animaux peu scrupuleux qui ne craignent pas de provoquer des dégénérescences de fin de race en accouplant, à couilles rabattues, des cousins encore plus germains que Dédé de Bavière et Josette de Prusse.

Et puis merde, quand, par malheur, un berger allemand se farcit un bébé-tartare dans un berceau, qui nous dit que c'est pas le bébé qui a commencé ?

Cessons de calomnier cet animal qui est, à l'instar de l'infirmière de nuit de l'hôpital Marthe-Richard, le meilleur ami de l'homme. Aucune bête au monde, si ce n'est, peut-être, le morpion pubien, n'est aussi profondément attachée à l'homme que le berger allemand. Aucune n'est plus dévouée, attentive et patiente avec les petits enfants qui peuvent sans danger lui tirer la queue, lui tordre la truffe, lui bourrer les oreilles de miettes de petit-beurre et lui enfoncer du white-spirit dans le trou du cul à l'aide d'un tuyau en caoutchouc, pour jouer aux 24 heures du Mans, catégorie clébards.

Et puis, il faut le savoir, le berger allemand est le plus intelligent de tout les chiens. Le mien, par exemple, refuse absolument de faire ses besoins ailleurs que sur la pelouse. Les coins-gravier lui désobligent le dessous de queue. Que voulez-vous, c'est une bête délicate. Il sait cependant à quel point je désapprouve ce laisser-aller défécatoire. Alors, à l'aide de sa queue trempée dans de la peinture, il a rédigé des petits pannonceaux : « Attention caca » qu'il plante à côté de chacun de ses oublis. Le jardin ressemble à un golf miniature. C'est très chic.

Je sais bien que de nombreux auditeurs ne vont pas me croire. Mais je pose la question, parmi ces incrédules, combien vont à Lourdes sans rigoler ?

23 Pouvoir

Minute de réflexion : Prends ta tête à deux mains, mon cousin. Réfléchissons : Quel pouvoir humain est plus absolu que le pouvoir des parents sur les enfants ?

Avant de fouetter ses serfs ou de décréter un couvre-feu arbitraire, le dictateur le plus méchamment obtus, le tyranneau le plus définitivement cruel, s'entoure au moins de l'avis d'une poignée de conseillers qui peuvent éventuellement infléchir ses outrances. Hitler lui-même n'envahissait pratiquement jamais l'Autriche-Hongrie sans avoir préalablement consulté son berger allemand.

Mais qui contrôle le pouvoir des parents ?

N'est-il point tout à fait consternant de constater, en ce monde entièrement bâti sur la répression depuis l'affaire de la Golden maudite au paradis terrestre, que n'importe quel adulte, sous prétexte qu'il a, le plus souvent par hasard, pondu un rejeton, n'est-il point stupéfiant, m'insurgé-je, de constater que le susdit adulte a le droit absolu de triturer impunément la personnalité d'un enfant sans encourir la moindre punition de la société ?

Injuriez un pandore, volez une pomme ou traversez la vie en dehors des passages protégés définis par la loi et vous risquerez la prison. Mais, sous votre toit, vous ne risquez nulle répression. Abrutissez votre gosse à coups d'idées reçues, détruisez-le à vie en le persuadant que la masturbation rend sourd ou que les juifs sont des voleurs, faites-en un futur con tranquille en lui enseignant que les femmes sont des hommes inférieurs, inoculez-lui sans répit votre petite haine rabougrie pour la musique arabe, la cuisine chinoise ou la mode sénégalaise, dégoutez-le à vis de Brahms ou du rock new wave, crétinisez-le sans retour en le forçant à faire des maths s'il veut être musicien, parce que vous auriez voulu être ingénieur.

N'ayons pas peur des mots : c'est contraire à l'esprit de la Déclaration des droits de l'homme.

24 Remerciements

Au nom de trente millions de Français qui n'en ont rien à foutre du sport et des sportifs, mais que le terrorisme musculaire des vingt-cinq autres millions contraint à ingurgiter présentement des tombereaux d'images, de son ou d'écrits consacrés aux gesticulations sudoripares d'une poignée de quadrumanes en caleçon, je remercie vivement les tennismen qui se cassent une patte et les footballeurs qui ont la chiasse.

25 Le Rire

Réquisitoire contre Jean-Marie Le Pen

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Extrémistes, extrémistes,
Mon président français de souche,
Mon émigré préféré,
Mesdames et Messieurs les jurés,
Mademoiselle Le Pen, mademoiselle Le Pen,
Mademoiselle Le Pen, madame Le Pen,
Public chéri, mon amour.

Comme j'ai eu l'occasion de le démontrer ici même récemment, avec un brio qui m'étonne moi-même malgré la haute estime en laquelle je me tiens depuis que je sais qu'il coule en mes veines plus de 90% de sang aryen, et moins de trois grammes de cholestérol, les débats auxquels vous assistez ici quotidiennement, mesdames et messieurs, ne sont pas ceux d'un vrai tribunal. En réalité, je le répète, ceci est une émission de radio. Qui pis est, une émission de radio dite comique. Ou au moins qui tente de l'être.

Alors le rire, parlons-en et parlons-en aujourd'hui, alors que notre invité est Jean-Marie Le Pen. Car la présence de Monsieur Le Pen en ces lieux voués plus souvent à la gaudriole para-judiciaire pose problème. Les questions qui me hantent, avec un H comme dans Halimi sont celles-ci :

Premièrement, peut-on rire de tout ?

Deuxièmement, peut-on rire avec tout le monde ?

À la première question, je répondrai oui sans hésiter, et je répondrai même oui, sans les avoir consultés, pour mes coreligionnaires en subversions radiophoniques, Luis Rego et Claude Villers.

S'il est vrai que l'humour est la politesse du désespoir, s'il est vrai que le rire, sacrilège blasphématoire que les bigots de toutes les chapelles taxent de vulgarité et de mauvais goût, s'il est vrai que ce rire-là peut parfois désacraliser la bêtise, exorciser les chagrins véritables et fustiger les angoisses mortelles, alors, oui, on peut rire de tout, on doit rire de tout. De la guerre, de la misère et de la mort. Au reste, est-ce qu'elle se gêne, elle, la mort, pour se rire de nous ? Est-ce qu'elle ne pratique pas l'humour noir, elle, la mort ? Regardons s'agiter ces malheureux dans les usines, regardons gigoter ces hommes puissants boursoufflés de leur importance, qui vivent à cent à l'heure. Ils se battent, ils courent, ils caracolent derrière leur vie, et tout d'un coup, ça s'arrête, sans plus de raison que ça n'avait commencé, et le militant de base, le pompeux PDG, la princesse d'opérette, l'enfant qui jouait à la marelle dans les caniveaux de Beyrouth, toi aussi à qui je pense et qui a cru en Dieu jusqu'au bout de ton cancer, tous, tous nous sommes fauchés un jour par le croche-pied rigolard de la mort imbécile, et les droits de l'homme s'effacent devant les droits de l'asticot. Alors quelle autre échappatoire que le rire, sinon le suicide ? Poil aux rides ?

Donc on peut rire de tout, y compris de valeurs moins sacrées, comme par exemple, le grand amour que vit actuellement le petit roi inamovible de la défense passive, ici présent. Elle s'appelle Marika, c'est

la seule Aryenne au monde qui peut le supporter, ce qu'on comprendra aisément quand on saura qu'il s'agit de la poupée gonflable en peau de morue suédoise que sa tata Rodriguez lui a envoyé de Lisbonne en paquet fado.

Deuxième question : peut-on rire avec tout le monde ?

C'est dur... Personnellement, il m'arrive de renâcler à l'idée d'inciter mes zygomatiques à la tétanisation crispée. C'est quelquefois au-dessus de mes forces, dans certains environnements humains : la compagnie d'un stalinien pratiquant me met rarement en joie. Près d'un terroriste hystérique, je pouffe à peine, et la présence à mes côtés d'un militant d'extrême droite assombrit couramment la jovialité monacale de cette mine réjouie dont je déplore en passant, mesdames et messieurs les jurés, de vous imposer quotidiennement la présence inopportune au-dessus de la robe austère de la justice sous laquelle je ne vous raconte pas. Attention, ne vous méprenez pas sur mes propos, mesdames et messieurs les jurés : je n'ai rien contre les racistes, c'est le contraire, comme dirait mon charmant ami le brigadier Georges Rabol qui, je le précise à l'intention des auditeurs qui n'auraient pas la chance d'avoir la couleur, est presque aussi nègre que pianiste. Dans *Une journée particulière*, le film d'Ettore Scola, Mastroianni, poursuivi jusque dans son sixième par les gros bras mussoliniens, s'écrie judicieusement à l'adresse du spadassin qui l'accuse d'anti-fascisme : « Vous vous méprenez, monsieur : ce n'est pas le locataire du sixième qui est anti-fasciste, c'est le fascisme qui est anti-locataire du sixième. »

« Les racistes sont des gens qui se trompent de colère », disait avec mansuétude le président Senghor, qui est moins pianiste mais plus nègre que Georges Rabol. Pour illustrer ce propos, je ne résiste pas à l'envie de vous raconter une histoire vraie, monsieur Le Pen, cela nous changera des habituelles élucubrations névropathiques inhérentes à ces regrettables réquisitoires.

Je sortais récemment d'un studio d'enregistrement, accompagné de la pulpeuse comédienne Valérie Mairesse avec qui j'aime bien travailler, non pas pour de basses raisons sexuelles, mais parce qu'elle a des nichons magnifiques.

Nous grimpons dans un taximètre sans bien nous soucier du chauffeur, un monotone quadragénaire de type romorantin, couperosé de frais, et poursuivons une conversation du plus haut intérêt culturel, tandis que le taxi nous conduit vers le Châtelet. Mais, alors que rien ne le laissait prévoir et, sans que cela ait le moindre rapport avec nos propos, qu'il n'écoutait d'ailleurs pas, cet homme s'écrie soudain :

« Eh bien moi, les Arabes, j'peux pas les saquer. »

Ignorant ce trait d'esprit sans appel, ma camarade et moi continuons notre débat. Pas longtemps. Trente secondes plus tard, ça repart :

« Les Arabes, vous comprenez, c'est pas des gens comme nous. Moi qui vous parle, j'en ai eu comme voisins de palier pendant trois ans. Merci bien. Ah, les salauds ! Leur musique à la con, merde. Vous me croirez si vous voulez, c'est le père qu'a dépucelé la fille aînée ! Ça, c'est les Arabes. »

Ce coup-ci, je craque un peu et dis :

« Monsieur, je vous en prie, mon père est arabe. »

— Ah Bon ? Remarquez, votre père, je dis pas. Il y en a des instruits. On voit bien que vous êtes propre et tout. D'ailleurs, je vous ai vu à Bellemare. »

À l'arrière, bringuebalés entre l'ire et la joie, nous voulons encore ignorer. Las ! La pause est courte.

« Oui, votre père, je dis pas. Mais alors les miens d'Arabes, pardon. Ils avaient des poulets vivants dans l'appartement, et ils leur arrachaient les plumes rien que pour rigoler. Et la cadette, je suis sûr que c'est lui aussi qui l'a dépucelée. Ça s'entendait. Mais votre père, je dis pas. De toute façon, les Arabes, c'est comme les Juifs. Ça s'attrape que par la mère. »

Cette fois-ci, je craque vraiment :

« Ma mère est arabe. »

— Ah bon ? Alala, La Concorde, à cette heure-là, y a pas moyen. Avance, toi, eh connard ! Mais c'est vert, merde. Retourne dans ton 77 ! Voyez-vous, monsieur, reprend-il, à mon endroit, à mon derrière, voulez-vous que je vous dise ? Il n'y a pas que la race. Il y a l'éducation. C'est pour ça que votre père et votre mère, je dis pas. D'ailleurs, je le dis parce que je Le Pense, vous n'avez pas une tête d'Arabe. Ça, c'est l'éducation. Remarquez, vous mettez un Arabe à l'école, hop, y joue au couteau. Et il empêche les Français de bosser. Voilà, 67, rue de la Verrerie, nous y sommes. Ça nous fait trente-deux francs. »

Je lui donne trente-deux francs.

« Eh, eh, vous êtes pas généreux, vous alors, et le pourliche ! »

— Ah, c'est comme ça, me vengé-je enfin, je ne donne pas de pourboire aux Blancs ! »

Alors, cet homme, tandis que nous nous éloignons vers notre sympathique destin, baisse sa vitre et me lance :

« Crève donc, eh, sale bicot. »

À moi qui ai fait ma première communion à la Madeleine !

Voilà, mesdames et messieurs les jurés, voilà un homme qui se trompait de colère. Le temps qui m'est imparti socialiste, mais pas national, c'est toujours ça de pris, ainsi que la crainte de quitter mon nez rouge pour sombrer dans la démonstration politico-philosophique m'empêchent de me poser avec vous la question de savoir si ce chauffeur de taxi était de la race des bourreaux ou de la race des victimes, ou des deux, ou plus simplement, de la race importune et qui partout foisonne, celle, dénoncée par Georges Brassens, des imbéciles heureux qui sont nés quelque part :

Quand sonne le tocsin sur leur bonheur précaire,
Contre les étrangers, tous plus ou moins barbares,
Ils sortent de leur trou pour mourir à la guerre,
Les imbéciles heureux qui sont nés quelque part.

Aussi bien laisserai-je maintenant, la parole à mon ami Luis Régo, qui poussa naguère, ici même, le plus troublant des cris d'alarme : « Les chiffres sont accablants : il y a de plus en plus d'étrangers dans le monde. »

26 Radio palette

Réquisitoire contre François Béranger

Encore un chanteur. J'en ai marre. Mais qu'est-ce que vous avez tous à chanter ? Pourquoi vous faites pas de la peinture ? D'accord, la peinture à l'huile, c'est bien difficile, mais c'est bien plus beau que la chanson à l'eau de rose du 10 mai et que les rengaines à messages.

Sérieusement, François, mon petit lapin, pourquoi ne faites-vous pas de la peinture ? Même si vous n'êtes pas plus doué pour mélanger les couleurs que pour faire bouillir les bons sentiments, au moins, la peinture, ça ne fait pas de bruit. Vous n' imaginez pas, mon petit François, le nombre de gens en France, qui n'en ont rien à secouer de la chanson et des chanteurs. Moi qui vous parle, je vous jure que c'est vrai, je connais des gens normalement intelligents et parfaitement au fait de leur époque qui mènent des vies honnêtes et fructueuses sans vraiment savoir si Iglesias et Béranger sont des marques de sanitaires ou des pâtes aux œufs frais.

Allez, François, soyez sympa. Faites de la peinture. Ah, Dieu me tripote ! Si tous les chanteurs du monde voulaient bien se donner le pinceau ! Tenez, c'est simple. Écoutez-moi, Sheila, Béranger, Lavilliers, Dalida, je suis prêt à faire un geste. Si vous vouliez nous le shunter une bonne fois, fermer votre gueule une bonne fois pour toutes et vous mettre à la peinture, je m'engage solennellement à mettre à votre disposition l'immense fortune accumulée par ma famille pendant l'Occupation pour financer une radio libre rien que pour vous ! Ça serait la radio que des millions de Français comme moi attendent en vain : ça s'appellerait Radio Palette, elle vous serait exclusivement réservée à vous tous, chanteurs et chanteuses de France, et vous peindriez, et nous on vous écouterait peindre ! Le nirvana !

27 Rumeur

Elle est sale, elle est glauque et grise, insidieuse et sournoise, d'autant plus meurtrière qu'elle est impalpable. On ne peut pas l'étrangler. Elle glisse entre les doigts comme la muqueuse immonde autour de l'anguille morte. Elle sent. Elle pue. Elle souille.

C'est la rumeur.

Répondez-moi franchement : est-ce que j'ai l'air contagieux ? Je vous pose la question parce que le bruit court que j'ai le sida... Ça m'est revenu de la bouche d'un pédé — le bruit, pas le sida — qui le tenait d'un autre pédé — le sida, pas le bruit. Ce garçon — le pédé de la bouche duquel m'est revenu le bruit — m'a dit que l'autre garçon — le pédé qui avait refilé le sida au pédé par lequel m'est revenu le bruit — lui avait dit que Rika Zaraï — qui est actuellement avec Le Pen — ne le répétez pas — racontait partout que j'avais le sida.

C'est dégueulasse, Dieu m'embrasse, si possible pas sur la bouche. On ne sait jamais.

28 Rupture

Je viens de rompre avec Dieu.
Je ne l'aime plus.

En amour, on est toujours deux, Un qui s'emmerde et un qui est malheureux.

Depuis quelques temps, Dieu me semblait malheureux.

Alors j'ai rompu.

Lent et sournois, le feu de la rupture couvait depuis longtemps.

J'ai tout fait pour l'étouffer.

Mais j'étouffais.

Je sentais sans cesse sa présence oppressante au-dessus de moi. Comme un vieux paparazzi collaborateur à *Je suis partout*, il était perpétuellement là à m'observer, surgissant dans ma vie à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

« Toc toc. -c'est le laitier ? - Non, c'est Dieu. »

Allais-je tolérer plus longtemps de Dieu ce que je supportais si mal de la part du KGB ?

Et puis, je m'entendais mal avec sa famille. Je trouvais que le fils, surtout, avait mauvais genre. Je ne pense pas être bégueule mais ce côté « m'as-tu vu sur ma jolie croix dans mes nouveaux pampers », j'ai toujours pensé que cela avait desservi le prestige de l'Église. Et contribué, pour une large part, à l'abandon de l'habit sacerdotal traditionnel au profit de la soutane rase-bonbon chez les prêtres intégristes bisexuels.

Moins omniprésent, mais d'une suffisance dans ses envolées surprises, le dernier du trio, le Saint-Esprit, m'horripilait presque autant. Cette façon de vous tomber dessus à l'improviste, en plein gueuleton de Pentecôte chez mon beau-frère, quelle grossièreté !

« Coucou, courroucou, hello you happy taxpayers ! L'ai-je bien descendu ? »

De grâce, ma colombe, fous-nous la paix.

J'ai posté hier soir ma lettre de rupture.

PARIS, le... PD/PD (j'étais seul)

Cher Dieu,

Ne m'attends pas dimanche. je ne viendrai pas. Je ne viendrai plus jamais le dimanche. Ni les autres jours, ni les autres nuits.

Dieu, mon grand, mon très grand, mon très haut, je ne t'aime plus.

Ce qu'il m'en coûte de te faire cet aveu, toi seul le sais. Mais tu dois bien l'admettre que nous ne pouvons plus continuer ainsi à nous faire du mal, toi m'espérant en vain, et moi n'y croyant plus.

J'ai tous les torts. Depuis le début de notre liaison, je t'ai trompé cent fois en cent lieux de bassesses peuplés de salopes en cuir et d'intorchables marins rouges qui me collaient à leur sueur en salissant ton nom.

À la source du mal, j'ai bu des alcools effroyables, et aspiré à gueule ouverte les volutes interdites des paradis où tu n'es pas.

Mon Dieu, mon Dieu.

Tu te souviens ce soir de mail brûlant où nous regardions ensemble un soleil angevin mourir doucement sur la Loire. J'étais bouleversé par tant de beauté tranquille, et toi, tu m'as cru plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi que jamais, alors même que, dévoré par un désir éperdu de mort païenne, je jouissais gravement dans les bras mêmes du diable.

Dieu, tout est fini entre nous.

Pourtant, je t'ai aimé. Dès le premier jour.

Rappelle-toi. Je n'avais pas treize ans. C'était dans ta maison. Il y avait de l'or trouble aux vitraux, et cette musique de fer profonde, et la magie de ce parfum d'Orient qui n'appartient qu'à toi. Je me suis agenouillé. Tu es venu. Je t'ai reçu tout entier. Tu es entré en moi et j'ai pleuré.

Ce sont des choses qui marquent une vie. elles sont ineffaçables.

Mais, aujourd'hui, mon Dieu, je ne t'aime plus. Je t'en prie, oublie-moi. Je suis grain de sable, et d'autres hommes t'aimeront que tu sauras aimer aux quatre coins du monde, de Beurouth à Moscou et de Gdansk à Santiago.

Ah ! Dieu. Pardonne-moi mes offenses, mais laisse-moi succomber à la tentation, donne-moi aujourd'hui mon péché quotidien, et délivre-moi du bien. Ainsi soit-il.

Veuillez croire, moi pas.

Pierre.

29 SOS-Racisme

J'adhérerai à SOS-Racisme quand ils mettront un S à racisme. Il y a des racistes noir, arabes, juifs, chinois, et même des orcre-crème et des anthracite-argenté. Mais à SOS-Machin, ils ne fustigent que le

berrichon de base ou le Parisien-baguette. C'est sectaire. Rappelez-vous ce fait divers : ce flic bourré du samedi soir qui avait buté un jeune Maghrébin d'un coup de flingue dans le buffet. Sans raison, comme ça. Couic, le bougnoule. Le samedi, c'est pour se défouler. Ce qu'aucun journal, aucune radio, aucune télé, n'a cru bon de préciser, c'est que le flic était noir. À mon avis, ce type de lacune châtre un peu l'information. Je me demande même si on ne pourrait pas appeler ça de la censure... Mais attention, il ne faut pas me prendre pour un suppôt de Le Pen sous prétexte que je suis contre tous les racismes.

Je serai plutôt dégagé qu'engagé, en tant qu'artiste. Mes combats humanistes, je mes mène dans le privé. J'ai pas de message, pas de credo, pas d'espoir, pas de colère. Je suis très content de tout ce qui se passe dans le monde. Je n'ai personne à convaincre. Je n'aime pas la chaleur humaine. Et puis j'ai sommeil...

30 Sportif (QI)

Réquisitoire contre Henri Pescarolo

« Un bon sportif est un sportif mort. »

Certes, elles sont dures ces paroles de Pierre de Coubertin. Dures mais justes. Mais regardons-y de plus près : quelle différence y a-t-il entre l'homme, d'une part, et le sportif, d'autre part ?

Une enquête très sérieuse sur ce thème a été commandée récemment par le ministre de la Jeunesse et des Sports, monsieur Jean-Baptiste Vaquette de Gribeauv... Allez-les-Verts, à l'IFOB (l'Institut Français d'Opinion Biblique), dont l'activité est le plus souvent axée, comme son nom l'indique, sur les sondages... sur le sexe, mais qui s'occupe également des autres activités sportives.

Il ressort de cette enquête que le QI moyen d'un sportif, à champignon ou à pédale, est comparable à celui de l'autruche moyenne, très sportive elle-même puisqu'elle court le 110 mètres haies en 14s2 avec le handicap considérable d'avoir une plume dans le cul, alors que Guy Drut, par exemple, a toujours pris soin de débrancher la sienne avant chaque compétition.

Le quotient intellectuel de l'autruche a pu être observé quantitativement lors d'expériences d'une extrême rigueur scientifique entreprises dans le désert de Zobi, par les chercheurs du CNRS (CNRS : Centre National de la Recherche Surlesautruches).

Dans un premier temps, on a fait faire le tour du désert en quinze étapes par cent cinquante autruches. l'autruche vainqueur, interviewée dès son arrivée, a déclaré, je cite : « Baaa... ta, catacatatacata. » Alors que si l'on interviewe un sportif, un coureur cycliste, à l'issue d'une course, il déclarera : « Ben, j'suis content, content, co ta, cotacotacotacota... »

On peut déjà en déduire qu'il existe une certaine parenté de pensée entre l'autruche et le coureur cycliste, parenté renforcée encore par le fait que l'un comme l'autre s'arrachent les pois des pattes pour faire joli. Entre l'autruche et le footballeur, le rapprochement est encore plus flagrant : la danse de l'amour, par exemple, est presque la même. Exemple : mettons vingt-deux autruches dans le désert de Zobi. Donnons-leur une noix de coco. Aussitôt, les autruches se divisent en deux camps de onze et se mettent à courir comme des cons dans tous les sens pour pouvoir taper dans la noix de coco. Quand une autruche arrive à envoyer la noix de coco entre deux cactus, c'est le signe de l'amour. Les autruches commencent par sauter sur place puis elles se filent des grands coups d'ailes dans le dos et s'embrassent goulûment. L'instant d'après, c'est la copulation qui assurera la survie de l'espèce autruchienne. Les footballeurs font exactement la même chose, mais leur quotient intellectuel étant légèrement inférieur à celui de l'autruche, ils sont incapables de sortir leur sexe au moment de l'embrassade générale. Alors ils recommencent à taper dans le ballon, jusqu'à épuisement complet. C'est pourquoi les footballeurs ne se reproduisent pas, ils shootent : c'est la femme de l'A.S. Saint-Étienne qui me l'a dit.

31 Superman belge

Réquisitoire contre Plastic Bertrand

Un soir, le Superman belge est venu prendre un pot chez moi. Il était épuisé par une rude journée d'héroïsme au service des grandes causes nationales belges. Grâce à la force invincible de ses poings d'acier, il avait, par trois fois le jour même, défendu la veuve contre l'orphelin, et assommé trois vieilles impotentes agressées par d'odieus loubards.

« Vous devez être épuisé, Superman belge, lui dis-je.

– Chut ! Taisez-vous, dit-il. J'entends une plante. J'y vais, damned, une fois ! »

Et il s'envola sur place, défonçant ainsi le plafond de ma salle à manger auquel j'étais très attaché.

C'était sa fiancée, mademoiselle Jeanne, qui commençait à cramer dans l'ambassade de Suisse en flammes, où King kong la poursuivait la frite sous le bras, en poussant des cris épouvantables. Au mépris des flammes qui lui léchaient la zigounette à travers sa combinaison d'acier (croyez-moi, ça fait mal), Superman belge abattit le monstre d'une manchette bien ajustée puis, après l'avoir sodomisé sobrement, il prit la jeune fille dans ses bras de fer et s'envola avec elle vers le firmament étoilé. À cinq mille mètres du sol, il croisa le Concorde et l'applaudit frénétiquement, ce qui l'obligea hélas à lâcher sa bien-aimée qui s'écrasa dans la dignité sur le palais de l'Europe à Bruxelles. Le lendemain même, le roi des Belges, ébloui par cet acte de bravoure magnifique, tint à recevoir lui-même le Superman belge pour lui décerner de ses propres mains la plus haute distinction de son pays, la Flèche wallonne.. Hélas encore, Superman belge, prenant la reine Fabiola pour une dent cariée, à cause de la couronne, crut la soulager en lui arrachant la tête, ce qui n'était, il faut bien le dire, pas très protocolaire.

32 Télévision

La télévision, d'État ou pas, c'est quand Lubitsch, Mozart, René Char ou Reiser, ou n'importe quoi d'autre qu'on puisse soupçonner d'intelligence sont programmés à minuit, pour que la majorité béate des assujettis sociaux puisse s'émerveiller dès 20h30, en rotant son fromage du soir, sur le spectacle irréel d'un hébété trentenaire, figé dans un sourire définitif de hernie ventrale, et offrant des automobiles clé en main) des pauvresses authentiques sans défense et dépourvues de permis de conduire.

D'État ou pas, la télé, c'est comme la démocratie : c'est la dictature exercée par le plus grand nombre sur la minorité. Dommage qu'on n'ait jamais rien trouvé de mieux que les drapeaux rouges ou les chemises noires pour en venir à bout.

33 La Vie

Réquisitoire contre Alain Moreau

[...] Je suis allé consulter le docteur Bouchard en qui j'ai pleinement confiance. Il m'a vu naître. Je l'ai vu naître. Nous nous sommes vu naître.

Après m'avoir ausculté de fond en comble avec minutie, il a dit :

« Pierre, mon vieux... Mon pauvre vieux.

– Je vous en prie, docteur. Soyez franc. Je veux toute la vérité. J'ai besoin de savoir.

– Eh bien, j'ai une mauvaise nouvelle. De toute évidence, vous êtes atteint d'une... d'un... d'une maladie à évolution lente, caractérisée par... par une... dégénérescence irréversible des cellules et...

– Écoutez, docteur. Soyez clair : j'ai un cancer ?

– C'est à dire que non. Je ne dis pas cela.

– Vous dites "irréversible". C'est mortel. C'est donc bien un cancer. Parlez-moi franchement. Il me reste combien de temps ?

– Eh bien, oui. Vos jours sont comptés. À mon avis, dans le meilleur des cas, vous en avez encore pour trente à quarante ans. Maximum.

– Mais, si ce n'est pas un cancer, comment s'appelle cette maladie, docteur ?

– C'est la vie.

– La vie ? Vous voulez dire que je suis...

– Vivant, oui, hélas.

– Mais où est-ce que j'ai pu attraper une pareille saloperie ?

– C'est malheureusement héréditaire. Je ne dis pas cela pour tenter de vous consoler, mais c'est une maladie très répandue dans le monde. Il est à craindre qu'elle ne sera pas vaincue de sitôt. Ce qu'il faudrait, c'est rendre obligatoire la contraception pour tout le monde. Ce serait la seule prévention réellement efficace. Mais les gens ne sont pas mûrs. Ils fornicent à tire-larigot sans même penser qu'ils risquent à tout moment de se reproduire, contribuant ainsi à l'extension de l'épidémie de vie qui frappe le monde depuis des millénaires.

– Oui, bon, d'accord, mais moi, en attendant, qu'est-ce que je peux faire pour atténuer mes souffrances ? J'ai mal, docteur, j'ai mal.

– Avant l'issue fatale, qui devrait se situer vers la fin de ce siècle, si tout va bien, vos troubles physiques et mentaux iront en s'aggravant de façon inéluctable. En ce qui concerne les premiers, il n'y a pas grand-chose à faire. Vous allez vous racornir, vous rétrécir, vous durcir, vous flétrir, vous mollir. Vous allez perdre vos dents, vos cheveux, vos yeux, vos oreilles, votre voix, vos muscles, vos parents, votre prostate, vos lunettes, etc. Moralement, de très nombreuses personnes parviennent cependant à

supporter assez bien la vie. Elles s'agitent pour oublier. C'est ainsi que certains sont champions de course à pied, présidents de la République, alcooliques ou cœurs de l'Armée rouge. Autant d'occupations qui ne débouchent évidemment sur rien d'autre que sur la mort, mais qui peuvent apporter chez le malade une euphorie passagère ou, même, chez les imbéciles une euphorie permanente.

– Et vous n'avez pas une autre médication à me suggérer, docteur ?

– Il y a bien la religion : c'est une défense naturelle qui permet à ceux qui la possèdent de supporter relativement bien la vie en s'autosuggérant qu'elle a un sens et qu'ils sont immortels.

– Soyons sérieux, docteur, je vous en prie.

– Alors, mon pauvre ami, je ne vois plus qu'un remède pour vous guérir de la vie. C'est le suicide.

– Ça fait mal ?

– Non, mais c'est mortel. . . Voilà, voilà. C'est deux cents francs.

– Deux cents francs ? C'est cher !

– C'est la vie. »

J'avais dit au début de ce réquisitoire que je serais indulgent envers Alain Moreau, mesdames et messieurs les jurés. je confirme. Laissons-le filer. Avec ce conseil : Alain Moreau, mon vieux, ne perdez plus de temps : « Suicidez-vous jeune, vous profiterez de la mort. »

34 Yahourt Bulgare

Réquisitoire contre Georges Guétary

[...] Mais relisons plutôt ces très belles pages des souvenirs de Maurice Genevoix, dans son livre inoubliable, *Ma Sologne, c'est pas de la merde* :

« Georges Guétary, c'est toute mon enfance. Je me rappelle encore, c'était avant les événements [il fait allusion à Sarajevo]. Dans la vieille cuisine basse aux murs noircis de fumée, grand-père bourrait sa pipe de bruyère au coin de l'âtre. Sur la toile cirée usée jusqu'à la trame, grand-mère avait posé le seau de fonte où moussait encore le lait de Normandie de la Noiraude.

C'était l'heure douce et crépusculaire où, dans chaque ferme, les paysans bourrus et grumeleux s'apprêtaient à confectionner la spécialité solognote la plus recherchée des fins gourmets, j'ai nommé le yaourt bulgare, avec des vrais morceaux de braconnier entiers dedans. "Oh, le père, c'est l'heure du yaourt", disait ma grand-mère.

Alors grand-père se levait doucement, essuyait ses nœuds... ses doigts noueux comme des nœuds sur le pantalon de velours sombre qui en avait tant vu, sortait les petits pots de grès de l'armoire de chêne, les disposait sur la table, les remplissait du bon lait de la Noiraude et tournait la manivelle du vieux gramophone sur la commode : alors la voix de Georges Guétary s'élevait vers Dieu comme un gargouillis pathétique de sanitaire libéré. Aussitôt, Pataud, notre vieux chien rhumatisant, se jetait par la fenêtre en hurlant, tandis que notre chat Fifi plongeait dans le feu plutôt que d'entendre la suite. Seule grand-mère restait impassible. Elle s'était défoncé les tympanes au tisonnier une fois pour toutes, la première fois qu'elle avait entendu *La Route fleurie*. Avant même le premier refrain, les yaourts s'étaient faits tout seul ! Il ne restait plus qu'à reboucher les pots et à recoller le papier peint. »

Bibliographie

- [1] Collectif. *Desproges est vivant : Une anthologie et 34 saluts à l'artiste*. Points, Mars 2009.
- [2] Pierre Desproges. *Manuel de savoir-vivre à l'usage des rustres et des malpolis (Points Virgule)*. Seuil, 1981.
- [3] Pierre Desproges. *Des femmes qui tombent (French Edition)*. Seuil, 1985.
- [4] Pierre Desproges. *Textes de scene (French Edition)*. Seuil, 1988.
- [5] Pierre Desproges. *Fonds de Tiroir (French Edition)*. Seuil, Avril 1990.
- [6] Pierre Desproges. *Chroniques de la haine ordinaire*. Seuil, Mai 1991.
- [7] Pierre Desproges. *Vivons heureux en attendant la mort*. Seuil, Octobre 1991.
- [8] Pierre Desproges. *Les Etrangers Sont Nuls*. Editions Du Seuil, Paris, Janvier 1992.
- [9] Pierre Desproges. *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis*. Seuil, Septembre 1997.
- [10] Pierre Desproges. *La minute nécessaire de monsieur Cyclopède*. Seuil, Mars 1997.
- [11] Pierre Desproges. *Le petit reporter*. Seuil, Avril 2000.
- [12] Pierre Desproges. *La seule certitude que j'ai, c'est d'être dans le doute*. Seuil, Juin 2001.
- [13] Pierre Desproges. *Coffret Pierre Desproges : Tribunal des flagrants délires*. Seuil, 2003.
- [14] Pierre Desproges. *Chroniques de la haine ordinaire*. Seuil, Avril 2007.
- [15] Pierre Desproges. *Tout Desproges*. Seuil, Mars 2008.